

34^e FESTIVAL
LES INSTANTS VIDÉO

RENCONTRES

10 AU 13 NOVEMBRE 2021
FRICHE LA BELLE DE MAI

EXPOSITIONS

12 NOVEMBRE 2021 AU 13 FÉVRIER 2022
FRICHE LA BELLE DE MAI

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 2021

ECHAPPEES BELLES

MARSEILLE, AIX-EN-PROVENCE,
CASABLANCA, BUENOS AIRES, QUÉBEC
MILAN ET VISUAL CONTAINER TV

ENTRÉE LIBRE

QUE
LES
CHOSSES
CONTINUENT
COMME AVANT,
VOILÀ LA
CATASTROPHE

**AVIS DE
PASSAGE**

QUE
LES
CHOSSES
CONTINUENT
COMME AVANT,
VOILÀ LA
CATASTROPHE

(M)éditorial	2
Rencontres internationales	4
Les échappées belles internationales	26
Expositions d'installations video et poèmes / affiches	30
Informations pratiques	40
Manuel Avis de passage	42

(M)éditorial Avis de passage

Ce catalogue se divise en deux parties.

La première est une présentation argumentée du festival. La seconde est constituée d'un *manuel à l'adresse des publics et de celles et ceux qui seront plus tard à la manœuvre du bateau ivre des Instants Vidéo.*

Une édition spéciale dédiée aux ami-e-s délicat-e-s qui ont ensemencé le jardin des Instants Vidéo. Une édition spéciale qui murmure : « Passage, mon beau souci ».

J'ai conçu cette 34e édition du festival en marchant sur les traces de l'exil du philosophe poète Walter Benjamin. Une traversée des Pyrénées qu'il entreprit en 1940 pour fuir l'horreur des camps. Le passage vers l'Espagne aurait dû lui ouvrir les voies de la liberté. Tout passage comporte des risques. L'espace de la frontière est un seuil. Ce festival a été pensé comme un seuil : *Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe.* Tel est le défi qui se pose non seulement à notre festival, mais aussi à l'ensemble des sociétés de notre monde contemporain bien mal en point.

Le caractère spécial de cette édition est donc double. Ce festival sera le dernier que j'assumerai en tant que directeur artistique après plus de trois décennies à l'avoir manœuvré avec nombre d'équipages merveilleux tel le bateau ivre de Rimbaud. Occasion de repenser ses cargaisons et itinéraires pour les années à venir. Néanmoins, cette aventure personnelle ne doit pas masquer les enjeux poétiques et politiques que nous devons dès aujourd'hui affronter pour que nos sociétés changent d'état, se révolutionnent culturellement pour en finir avec les idéologies nauséabondes qui gangrènent nos corps, nos consciences, nos relations, nos œuvres d'art et parfois même nos festivals : *Il n'y a pas de témoignage de culture qui ne soit pas en même temps un témoignage de barbarie. Cette barbarie inhérente aux biens culturels affecte également le processus par lequel ils sont transmis de main en main.* (Walter Benjamin)

J'ai souhaité cette année faire tenir ensemble, plus que jamais, les trois horizons qui m'ont toujours servi de repères pour naviguer parmi les œuvres, les pensées et les remous de l'actualité sociale et politique qui chaque année ont constitué la matière première du festival : l'amour fou (désirer, brûler, expérimenter), la poésie (faire, s'exposer, risquer), la révolution (imaginer, transformer, s'émanciper, ne plus avoir peur).

Si les termes de cette triade n'ont jamais changé, si la poésie fut toujours placée au cœur du projet, le changement radical opéré au fil du temps fut d'avoir inversé les places du premier et du dernier terme. L'amour fou (le désir) est devenu la proue du navire Instants Vidéo.

C'est ainsi que le « changer la vie » de Rimbaud est devenu la condition du « changer le monde » de Marx. Dans les deux cas, il s'agit d'habiter poétiquement nos désirs et le monde.

À notre appel pour nous accompagner au seuil d'un passage, de nombreux artistes ont répondu présent passionnément, Fatima Miranda, Michele Sambin, le duo Catherine Vincent, Jean-Paul Fargier, Alain Bourges, Charbel Samuel Aoun, Giney Ayme, Florence Pazzottu, Julien Blaine..., des anciens et des jeunes, des d'ici et d'ailleurs... Installations vidéo, poèmes, concert, projections...

Le festival fleurira bien sûr à la Friche de la Belle de Mai et dans des galeries populaires éphémères, Marseille, notre terre d'accueil et piste d'envol, mais aussi à Aix-en-Provence, à Québec, Milan, Casablanca, Buenos-Aires et sur la web tv Visual Container. L'internationale est notre genre humain et poétique.

Je souhaite que ces Instants Vidéo soient le seuil d'un avenir désiré et désirable. Je passe la main comme une caresse. C'est un avis de passage.

Marc Mercier

Post-scriptum de Walter Benjamin : Seul celui qui saurait regarder son propre passé comme le résultat de la contrainte et de la nécessité serait capable d'en faire à chaque moment présent la valeur la plus haute pour lui-même. Car ce qu'un homme a vécu est comparable dans le meilleur des cas, à la belle statue dont tous les membres furent cassés pendant les transports et qui maintenant ne présente plus qu'un bloc précieux, à partir duquel il lui revient de tailler l'image de son avenir.

Rencontres internationales

Ici et ailleurs

par ordre d'entrée en scène
(Projections, performances,
concerts, lectures, débats et ébats)

AIX-EN-PROVENCE École supérieure d'art

Rue Emile Tavan

MERCREDI 3 NOVEMBRE

18h

Avis de passage

L'art vidéo est l'art de glaner des traces du passage des êtres et des choses, du temps et des images, qui ont un jour foulé ou survolé les territoires de nos vies. Un film est souvent une tentative de trouver les points de passage entre le présent de nos existences et ce qui a (peut-être) été. Voies toujours imprévisibles qui ouvrent des perspectives à condition de prendre le risque de sa propre transformation ou métamorphose. Le sage Rabbi Nahman de Brastslav disait à ses disciples : *Surtout ne demandez jamais votre chemin, vous risqueriez de ne pas vous perdre.*

Aeternus Amor (5'16 - 2020) /
Silvia de Gennaro (Italie)

L'histoire d'Adonis et Vénus, librement adaptée des Métamorphoses de Ovide. Un hommage au sculpteur vénitien Antonio Canova (1757 - 1822).

Pour Martin Creed (3'29 - 2020) /
Michel Amaral & Audrey Barthes
(USA-France & Portugal-France)

En 2001, l'artiste britannique Martin Creed remporte le prestigieux prix Turner avec son œuvre : *Work No. 227, The Lights Going On And Off*. Dans cette installation, l'espace de la galerie laissé totalement vide s'éclaire puis s'éteint périodiquement toutes les 5 secondes... Ce geste artistique radical est ici revisité...

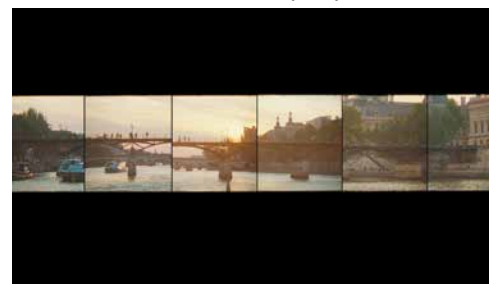
L'esprit des cochons (1'37 - 2020) /
Zé Armando (Brésil)

Dadaïsme 2020. Images capturées d'au-delà. Esprit d'Erik Satie. La fin tragique de la vie d'un vieil homme et de son chien.

Histoire plaquée (7'25 - 2020) /
Joël Ducorroy (France)

C'est l'histoire d'un peintre sans pinceau

qui voyage dans les mots, rêve d'avoir un bureau et dont l'atelier est le rayon plaques minéralogiques au sous-sol d'un grand magasin parisien. Au cours de cette flânerie parisienne, Joël Ducorroy égrène avec humour son parcours et les rencontres qui ont fait de lui un artiste plaqueticien.



Domino ah! oh! (3'09 - 2020) /
Louis-Michel de Vaultier (France)
Penser c'est jouer (Deleuze). Penser c'est assembler des objets, les disposer selon une rue et la parcourir d'un bout à l'autre en jouant. Jeux de domino, livres de coloriage, jeux de rôle. Les jeunes enseignent aux anciens les règles, les façons de bien jouer et la nécessité de jouer jusqu'au bout.

Hélios (1'39 - 2019) / Stéphen Urani (France)
Cette brève vidéo est un hommage à la fraîcheur de la naissance au sein d'une ville, toujours vieille, toujours laide, mais qui saura se faire nouvelle sous l'œil nouveau.

El octavo año (2'04 - 2020) /
Teyé (Corée du Sud - Espagne)
Être qui tu es ne suffit pas; tu veux être quelqu'un d'autre. Et dès que tu y arrives, tu veux être plus que cela. Même si nous laissons le monde entier entre tes mains, tu continues à regarder les étoiles.



Parce qu'il y a quelque chose en toi qui ne peut que chercher l'expansion, constamment et éternellement.

Scratch & Feedback (1' - 2019) /
Emma Roufs & Tim Gowdy (Canada)
La nature de nos outils est-elle également façonnée par la façon dont nous les utilisons ? Pellicule Super 8 développée à la main à l'aide de caffenol pour adoucir les contours de l'environnement et de l'artiste en interaction avec celui-ci et ses outils; microphones et haut-parleurs utilisés comme des instruments de musique pour la création sonore.

Ritournelles (3'05 - 2019) /
Michèle Lorrain (Canada)

Ritournelles et tralala : le temps passe qui s'amasse, à tort et à travers un objet, un dessin, un portrait, une photo, des images qui s'animent.



La mariée dérobée (un essai jamais concluant) (42'10 - 2016) / Marc Mercier & Pascale Pilloni (France-Sardaigne)

Un film réalisé à Marseille et en Sardaigne avec la complicité de l'artiste plasticienne et performeuse Pascale Pilloni. Oiseau en sarde... Un film d'amour charnel qui caresse l'intelligence des femmes. Un polar (sans flic) proustien à la recherche du corps (é)perdu. Un film qui ne se dérobe pas devant ses responsabilités de mettre à nue la vérité des corps. Un film populaire sans religion ni opium. Ce film est dédié à toutes celles et tous ceux qui osent le passage de la douleur subie à la colère agie sur les deux rives du cimetière marin méditerranéen.

MARSEILLE

Vidéodromes 2

49 cours Julien, 13006

VENDREDI 5 NOVEMBRE

L'humanité n'a jamais cessé de déposer des avis de passage, que ce soit sur les parois des grottes préhistoriques ou sur des écrans de cinéma. Signes des temps passés mais jamais totalement révolus, ou des temps présents mais pas toujours perceptibles. Ces Instants Vidéo de passage ce soir au Vidéodromes seront les derniers auxquels je participerai après 34 années de frénésie. Je les dédie aux trois passions qui ont mené notre bateau ivre comme des vents fous : l'amour, la poésie et la révolution. Le festival poursuivra sa traversée.

18h

Acte 1

Nous resterons sauvages (8'55 - 2020) / Myriam Crampes (France)

Nous resterons sauvages c'est à dire libre et révolté. Cette vidéo, construite à partir du livre de Kristin Ross « L'imaginaire de la commune » est un livre image. Les pages tournent, on peut en lire des bribes, tout en regardant ces images qui mangent une partie du texte, l'effacement est là pour créer le désir. Les images et le texte montrent des contestations, des paysages expérimentaux, des danses frénétiques. Sur une musique du groupe Jean-Louis. Dédiée aux personnes de la maison de la grève.

[Self] Insertions | Alteridad (3'20 - 2016/17)

Isabel Pérez del Pulgar & José Cruzio (Portugal)

Une réflexion sur soi et l'altérité.

14,4V17.11. (4' - 2019) /

Vladimir Turner (République Tchèque)

Film expérimental réalisé avec un simple outil analogique DIY sans aucune postproduction numérique. Les images et les sons ont été capturés lors des

célébrations de l'anniversaire de la Révolution de Velours tchèque (1989) en 2014.

O Homem-Banda / L'Homme-Orchestre (3'40 - 2002) / Vicente Duque Estrada (Brésil)
Sonambulante, l'homme-orchestre est une conception de musique expérimentale du compositeur Tato Taborda et Alexandre du Valle, ingénieur acoustique.

Deltas (24'12 - 2020) /

Florence Girardeau (France)

Dans mon film il y a une Passeuse, il y a un Passeur, il y a aussi une Bateleuse (oui, bien une bateleuse, féminin de bateleur, et non batelière). Il y a la Réceptrice et le(s) Doubles (Oracle ou Cerbère ?)... Il y a des passages, du passage, un objet qui est passé, une mémoire du passé.

19h

Acte 2

Au milieu de ville il y avait le désert

(12'20 - 2010) / Gaël Marsaud & Joachim Gatti (France)

Un film où se rencontrent une nouvelle d'Elio Vittorini publiée en 1941 et le quotidien de La Plaine, un quartier de Marseille en cours de restructuration. Dressé par la mairie pour empêcher toute occupation, un mur immense coupe le quartier de son cœur et l'assiège de l'intérieur. Au pied du mur, les mots du poète et résistant italien trouvent une nouvelle et étrange résonance.

Enquête sur des disparitions (22' - 2019) / Marc Mercier (France)

Au commencement, il y a un film de communication d'une société de nettoyage avec des corps et des couleurs de femmes de ménage qui ont disparu. En chemin, il y a la tragédie de la rue d'Aubagne à Marseille. Ce film ouvre une enquête. Ouvre les images. Ouvre la pensée. Ouvre des perspectives : il faut désembourber l'avenir.

MARSEILLE

Institut Méditerranéen de Formation et de Recherche en Travail Social (IMFRTS)

13 rue Chape, 13004

MARDI 9 NOVEMBRE de 17h à 19h

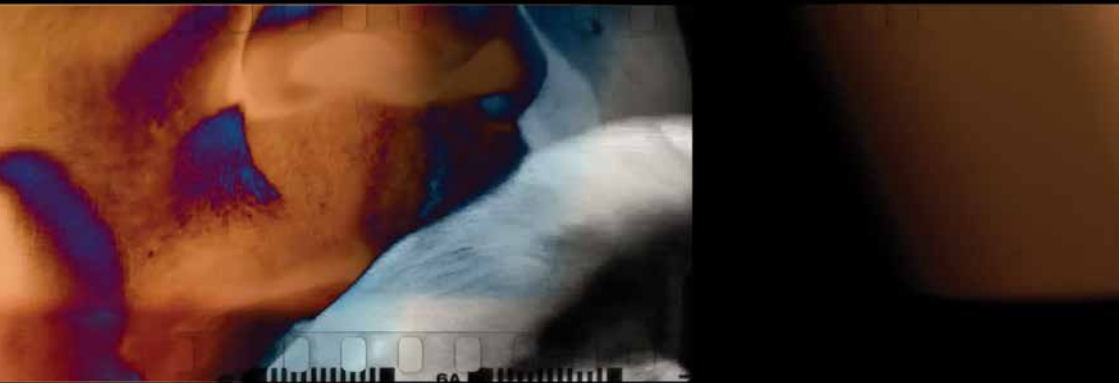
Table ronde / Regards croisés à partir des expériences de Fernand Deligny « Travail social, travail culturel, travail artistique : un accord est-il possible ? »

En glissant de plus en plus vers l'intervention sociale, le travail social professionnel étend ses pratiques vers de nouveaux secteurs d'activités, de nouveaux acteurs et des mondes nouveaux (pour lui). A l'occasion de la 6e soirée du LIRISS à laquelle participe le festival Les Instants Vidéo, il s'agira d'interroger la façon dont sa rencontre avec les mondes de l'art et de la culture favorise l'invention de modes d'intervention hybrides où se renouvelle le dialogue entre artistes, acteurs culturels, intervenants sociaux et publics. Dans un premier temps, nos invité.e.s Charbel Samuel Aoun, Sandra Iché et Tiffanie Taveau feront un exposé de leurs pratiques singulières d'interventions sociales et/ou artistiques et nous feront part des questions éventuelles que celles-ci soulèvent. A l'occasion de la parution du dernier livre de Catherine Perret « Le tacite, l'humain : anthropologie politique de Fernand Deligny », nous tenterons avec elle de vérifier si les expériences pratiques, théoriques et poétiques menées par Fernand Deligny peuvent être aujourd'hui une source d'inspiration pour des artistes et des travailleur.se.s sociaux.les et culturel.le.s, soucieux.ses d'intervenir dans le champ social et politique contemporain. Ou pour le dire avec les mots de Deligny, comment ces expériences peuvent « ricocher utilement vers les lieux où les travailleurs sociaux sont cantonnés » ? Nous terminerons par un échange avec le public.

Participant-e-s :

Catherine Perret : Normalienne, agrégée de lettres et docteure en philosophie, habilitée à diriger des recherches. Elle est professeure de théorie et d'histoire des arts à l'Université Paris 8. Psychanalyste et psycho-clinicienne, elle exerce également en institution avec des enfants. L'étude des pratiques artistiques, des cultures et des sensibilités contemporaine dans leur relation complexe à la mémoire et à la transmission, l'ont conduite à s'intéresser plus spécifiquement aujourd'hui aux pratiques cliniques et éducatives des XXe et XXIe siècles. **Charbel Samuel Aoun** : artiste libanais, architecte des sensations, réalisateur de la vidéo A Breath into a Hole (2021) tournée suite à l'explosion de Beyrouth le 4 août 2020. **Sandra Iché** : Chorégraphe et metteur en scène. Elle a vécu et travaillé à Beyrouth où elle a notamment cofondé une maison collective d'artistes, chercheurs et activistes. Elle achève actuellement une formation DEIS qui lui a permis de conduire une enquête sur les conséquences, pour les personnes atteintes d'autisme infantile, leurs familles et les professionnels concernés, de la désinstitutionnalisation de leur prise en charge. **Tiffanie Taveau** : chargée des relations avec les publics, et du projet Programm'acteur.rice.s initié par les Instants Vidéo Numériques et Poétiques et mené en partenariat avec des structures santé /social marseillaises. Modérateurs-agitateurs : **Yves Lacascade** (Formateur Chercheur à l'IMFRTS, responsable des rencontres de LIRISS) et **Marc Mercier** (directeur artistique des Instants Vidéo, président du Réseau Euromed France).

Avec le soutien du REF et de l'AFD, dans le cadre du dispositif FAIR



[Self] Insertions | *Alteridad* / Isabel Pérez del Pulgar & José Cruzio

Bloodshed / Parya Vatankehah

MARSEILLE

Friche la Belle de Mai
Salle de la Cartonnerie
du 10 au 13 novembre 2021

Avis de passage

Des vidéo à réinventer.
Des idées bossues à creuser.
Des poèmes à en crier
par monts et par vaux,
par mots et par vos colères rieuses.



MERCREDI 10 NOVEMBRE

(10 nov 1891, mort de Rimbaud à l'hôpital de la Conception de Marseille. Mourir à la conception, ça ne s'invente pas).

18h

Ouvertures des arts vidéo à l'œuvre pour enchant(i)er nos vies au pied du mur du son et des images

A(rt)llocutions de celles et ceux qui vont poursuivre avec l'art et la manière l'aventure des Instants Vidéo et des représentants des institutions qui soutiennent ce festival, suivies d'un avis de passage de celui qui quittera le bateau ivre des Instants Vidéo à l'issue de cette 34e édition. En guise d'ouvertures, pour donner le ton :

Les Rubâ'iyat (6' - 1993) /

Michaël Gaumnitz (France)

Jérôme Peignot. L'amour, la révolution et la poésie. (2' - 2016) / Marie-Pierre Bonniol & Mariette Auvray (France / Allemagne)

18h30⁽⁴⁵⁾

Avis de passages

sur les traces du chemin de l'exil de Walter Benjamin · sous le soleil et sous la lune

Deux films en quête de la moindre trace, du moindre geste ou frémissement végétal saisis sur le chemin de l'exil du philosophe allemand Walter Benjamin entre Banyuls et le petit village portuaire espagnol de Port-Bou. Ultime voyage. Septembre 1940. Benjamin se donne la mort.

La dernière marche (35' - 2006) /

Rachel Benitah (Suisse)

Au passage, le degré zéro de la quiétude

(10'30 - 2021) / Pierre Carrelet &

Marc Mercier (France)

19h15

Ravitaillement au Cabaret d'Omar

(Khayyam), le poète des ivresses : « Boire du vin et êtreindre la beauté vaut mieux que l'hypocrisie du dévot. »

19h30

Installation-performance

Le Banquet des mondes d'Holy groom

(30' - 2021) / Installation-performance avec le collectif **Ornic'art**. Arthur Le Goff, Vincent Costanzo, Andrey Birnfeld, Thomas Preier, Lili Gilier, Kaya Dalke, Christine Bouvier, Rochdy Laribi

12 rêveurs à la table... une voiture d'un monde d'avant. Holy, le Groom de la web-série, visionnaire déjanté, nous sert un rêve collectif pour se délivrer de sa petite humanité, renouer avec l'animalité et plonger dans la sensation d'infinitude, Il prolongera la collecte de rêves initiée en 2018 suite aux effondrements de la rue d'Aubagne et poursuivie lors des confinements de l'épidémie Covid 19. Points de passages poétiques vers les mondes d'après...

20h45⁽²⁸⁾

Faut-il qu'un jour nos chants finissent ?

Le passé et l'avenir s'abreuvent au même étang. Les oiseaux multicolores se vêtent d'ombres. Les pétales n'effacent pas la fleur à l'instant de leur chute.

Yesterday's Tomorrow Morning (8' - 2021)

Susanne Wiegner (Allemagne)

La montagne de fleurs de Lourdes Castro

(10'15 - 2009) /

Geneviève Morgan (France - Portugal)

Nuit d'encens (10'20 - 1994) /

Marc Mercier (France)

21h15

Concert-performance pour voix seule

Living Room Room /

Fatima Miranda (Espagne)

En contrepoint à l'invasion du numérique, des smartphones, des applications, des ordinateurs et de toutes sortes de gadgets dont dépendent la musique électronique et l'art sonore, et dont les installations technologiques réalisent des concerts sans aucune intervention corporelle ou

gestuelle, *Living Room Room* est un concert-performance pour voix seule, intime et a capella, dans laquelle Fátima défend la présence et la corpulence d'UN CORPS seul sans aucun fil. Des muscles entraînés à sculpter l'air avec une amplitude vocale de plus de quatre octaves, une voix utilisée comme un instrument à vent et à percussion. Sur scène, une voix seule soutenue par une composition poétique, gestuelle, visuelle, tragique et humoristique, qui nous va droit au cœur. La dramaturgie du *Living Room Room* évolue depuis une atmosphère contemplative, mélancolique, dramatique et rituelle vers une atmosphère de transe frénétique, drôle et un peu folle.

Living Room Room suscite une écoute consciente puis culmine avec une séquence improvisée interagissant avec le public, et avec le silence sonore du lieu, son acoustique propre, son bourdonnement particulier, à chaque fois unique et imprévisible, engageant un dialogue chanté avec l'architecture. Héritière d'une sensibilité ethno-minimaliste, Fátima Miranda est seule sur scène avec ses accessoires habituels : une voix étendue, l'héritage de l'Orient, son corps, des onomatopées, l'humour, la répétition, l'espace-temps, une inintelligibilité intelligible, elle tourne le dos à la tyrannie des canons de beauté du chant, de la parole et des décors, affrontant le monde à sa manière, elle s'enfonce sans crainte dans la forêt des oralités qui l'habitent encore, chargée de souvenirs phonétiques antérieurs peut-être langage, évoquant des codes de communication déjà éteints mais encore nichés dans l'inconscient collectif. Contrairement à ce que l'on entend habituellement par culture, la poésie inclassable de Miranda atteint une dimension de modernité au sens de ce qui est toujours contemporain, entendu comme civilisation.

JEUDI 11 NOVEMBRE

14h⁽⁷⁰⁾

Zones de turbulences

Quand avec Pierre Carrelet, nous avons entrepris à pied le chemin de l'exil (1940) de Walter Benjamin, nous imaginions le passage du col entre la France et l'Espagne comme le point culminant d'une extase. L'espace-temps d'un soupir de soulagement. Or, nous fûmes accueillis par un vent glacial et une barrière de fils électriques pour freiner le passage des migrants venus d'Afrique. Le choc de la rencontre du passé et du présent. Du *Je* et de *l'Autre*. L'enjeu est en nous. L'égoïsme est hors-jeu. Nous-nous vous et nous. Soyons turbulents.

Passage (8'20 - 2007) /

Cheryl Pagurek (Canada)

Why are people screaming ? (2'54 - 2021) /

Bob Kohn (France)

Mouvement figé (3'50 - 2020) /

Mana Chuma Teatro (Italie)

Marche Main (2' - 2020) /

Jean-Louis Accettone (France)

Puisque... Poursuivre le tumulte de la matière (9'04 - 2020) /

Pascale Pilloni (France)

Points de passage (2' - 2020) /

Pauline Boucharlat (France)

Traversée (1'09 - 2021) /

Judith Lesur (France)

Maintenant (6'35 - 2019) /

Marc Mercier (France)

20/21 (2'16 - 2020/21) /

Marcello Scuderi (Italie)

The tree (3'01 - 2020) /

Reyhaneh Taherverdi (Iran)

Monologues du Paon (29' - 2020) /

Matthew Wolkow (Canada)

15h30⁽⁷¹⁾

Les lieux-dits

Et si l'effondrement avait déjà eu lieu. Et qu'à l'heure présente nous soyons déjà au rebond de nos destinées. L'avenir désiré est

à mille lieux de nos rêves alourdis de trop de relâchements. Mais au mi-lieu secret de nos passions, voici que surgit le trouble-fête du bal des vampires (ces libéraux liberticides suceurs d'espoir) : le poème.

Ce qui fut informe, prend forme. L'humanité retrouve prise de terre ou brise de mer. Une communauté du désir voit le jour même la nuit.

Ballad for time (6'12 - 2020) /

Maira Ortins (Brésil) (précédé d'une lecture en français du poème de Rilke, *La panthère*)

Lieux (18' - 2021) /

Jean-François Guiton (Allemagne)

Mars côté Nord (6' - 2020) /

Eléonor Gilbert (France)

Black hole (1'38 - 2011) /

Susanna Sulic (France)

Géographie de l'ineffable (12' - 2020) /

Clio Simon (France)

Il mio albero (1' - 2020) /

Daniela Perego (Italie)

Moi ? Mon monde (3'33 - 2021) /

Esmeralda Da Costa (Portugal - France)

Fast rotations (1' - 2020) / Stuart Pound (GB)

A Breath into a Hole (21'10 - 2021) /

Charbel Samuel Aoun (Liban)

17h⁽⁵⁰⁾

Les fantômes

Le cinéma a une histoire(s), Jean-Luc Godard nous l'a prodigieusement contée(s), *Histoire(s) du cinéma* (1988). La télévision a une mémoire(s). Elle ne se raconte pas. Elle se montre. Pas à la commande. Elle n'est dans aucune grille des programmes. Diffusée sur aucune chaîne. Esclave d'aucun audimat. Elle hante les images et les sons sans prévenir. Elle ne laisse pas d'avis de passage. Les fantômes emportent avec eux leurs traces indélébiles. Alain Bourges télépactise avec eux.

Mémoires de la Télévision (49'25 - 2021) /

Alain Bourges (France)

Partie 1) **La voix des morts** (12'10)

Partie 2) **La vie instantanée** (24'45)

Partie 3) **L'âge ingrat** (12'30)

18h15⁽³⁰⁾

Les gestes (du travail, de la poésie, de la musique) dans le guépier de la technique.

On dit que ce sont les Chinois qui inventèrent le papier. Tous les intellectuels les vénèrent, c'est pourquoi en 68 nombreux furent maoïstes. Ils n'ont pas voulu voir la bête qui est en eux. Regardez la guêpe, rongeur de ses mandibules le bois des poutres, sa salive servant d'agglutinant, le matériau obtenu est du papier dont elle construit ses guépiers. Depuis lors, l'homme ne cesse de se fourrer dans le guépier des mots et des techniques, enviant parfois la taille de guêpe pour séduire le client comme dans les « magazines féminins ». Images indigestes. Reste à trouver le geste du travail qui artisanne les mots, les images et les sons comme nos sœurs les hyménoptères apocrites façonnent leurs alvéoles.

Les gestes du travail (15' - 2017/21) /

Giney Ayme (France)

C'est égal (15' - 2021) /

Texte et lecture de Florence Pazzottu /

Musique Giney Ayme

19h

Pause gustative et ivresse au Cabaret d'Omar

« Il n'est personne qui sache le secret du futur. Ce qu'il faut, c'est du vin, de l'amour et le repos à discrétion. »

19h02

Taxi Rêve / Virée en rêve collectif avec le collectif **Ornic'art**.

Et si le rêve collectif ouvrait des voies possibles sur les mondes d'après. Cette performance propose de rêver ensemble dans la voiture d'Holy, le Groom de la web série *Do Not Disturb*; à la manière d'un oracle vidéo.

Durée 1h. Jauge limitée à 8 personnes.

Réservation obligatoire :

communication.ornicart@gmail.com .

Renseignements 0658021825



20h15 ⁽⁶⁰⁾

Performance musicale, théâtrale et vidéo
Jamel Ibntrewan (*Lost in Berlin*) (2021) /

Catherine Vincent (France)

La nouvelle performance musicale et vidéo du duo Catherine Vincent suit la trajectoire de Jamel Ibntrewan (anagramme de Walter Benjamin), engagé du côté de la révolution syrienne et exilé à Berlin, avec en toile de fond le parcours et les thèmes chers à Walter Benjamin, berlinois qui connut lui-même l'exil à partir de 1933.

Conception musicale et vidéo Duo Catherine Vincent - Chant, claviers, harmonium indien Catherine Estrade - Chant, guitare électrique Vincent Commaret - Autres collaborations - Lumières José Lopez - Son Elory Humez- Production Association Monodose - Partenaire Theater Expedition Metropolis, Berlin. La Marelle, Marseille. Spectacle accueilli en résidence par le Vélo Théâtre d'Apt et ayant bénéficié d'une aide de la DRAC dans le cadre de l'opération "Plan de Relance".

21h30 ⁽⁶⁴⁾

Un point de lumière dans l'espace qui contient tout l'univers.

L'avenir sera en panne de lumière tant que nous demeurerons assis sur le sofa de notre passé, le comptant en long, en large, en marge de nous même par crainte de l'oubli. L'ombre humide de nos servitudes volontaires rouille notre mémoire. La nuit venue, au plus près de la peau d'un être aimé, nos corps tisonnent. La poésie reprend le dessus des ténèbres. La vie s'invente à nouveau.

***Une Collection d'Excentricités* (17'30 - 2019)**

David Finkelstein (USA)

***Slower* (7' - 2018) / Kelly Gallagher (USA)**

***Aleph* (14' - 2019) /**

João Cristóvão Leitão (Portugal)

***Furtifs, ou savoir disparaître dans l'angle mort des sociétés de contrôle* (8'45 - 2021) /**
Gérard Chauvin (France)

***Sur les fleurs la nuit* (3'33 - 2020) /**
Stephanie Sant (Malte)

***El atardecer (Le soir)* (5'02 - 2021) /**
Martín Emiliano Díaz (Argentine - Chili)

***Faut-il se souvenir de la nuit ?* (5'49 - 2020) /**
Albane Gayet & Alexandra Roussopoulos (Fr)

***Monoton Blues* (3'40 - 1961) /**
Kessler Sisters (Allemagne)

***L'Inouï Totinuit* (3'13 - 2008) /**
Marc Mercier (France)



Lost in Berlin / Catherine Vincent



Feu / Linda Tuloup

VENDREDI 12 NOVEMBRE

14h

Table ronde exposée

Dialogue avant vernissage avec des artistes qui exposent des installations vidéo : Marie-Pierre Bonniol, Robert Cahen, Renaud Vercey, Pascale Pilloni, Jean-Paul Fargier, Ornic'art, Richard Skryzak, Michele Sambin... Les installations vidéo sont des avis de passages que les spectateurs découvrent en se doutant bien que derrière les images et les dispositifs, il y a une intelligence sensible, un regard et des mains, qui ont déposé dans un espace les traces d'un cheminement. Toute trace implique un corps, une voix, un souffle, un geste, une présence. Cette rencontre a l'ambition de faire connaissance avec les auteurs des œuvres que vous découvrirez tout à l'heure. Une œuvre est un acte de présence. Un présent qui n'est point passage, mais qui se tient immobile sur le seuil du temps, nous dit Walter Benjamin.

15h⁽⁵³⁾

Une image ne se voit pas à l'œil nu

La musique n'est que mouvement. Comme l'eau que l'on voit vaguement ou comme deux chats qui se regardent en chien de faïence. Le mouvement est là, dans la tension qui lie les êtres et les choses. Le feu est déjà dans le bois. Jamais l'œil ne saisira pleinement l'image qui vient à nous d'un frémissement inconsidéré. Jamais il ne saisira le silence des corps amoureux qui brûlent avant même de brûler, qui unit l'ombre et la flamme, l'eau fraîche à la bouche assoiffée, l'aile au vent. L'œil se dérobe quand la nudité expose sa présence inachevée.

Abikou (6'30 - 2020) /

Alexandra Bouge (France)

Lost Photons (4'14 - 2020) /

Stuart Pound (GB)

Cibles (Targets) (1'02 - 2019) /

Pierre Yves Clouin (France)

Revision of Evidence (8' - 2019) /

Sophie Salzer (France)

Look at me (4'25 - 2015) /

Mozhgan Erfani (Iran)

Paralelo (9' - 2021) /

Santiago Echeverry (Colombie)

Oltre il visibile (Au-delà du visible)

(2'50 - 2020) / Adriana Amodei (Italie)

Exponential (3'27 - 2021) /

Cristina Amiran & Khalil Charif (Brésil)

M 4 2 O r i o n (4'28 - 2021) /

Inés Wickmann (Colombie / France)

Essence (1'40 - 2017) /

Ali Zare Ghanatnowi (Iran)

Supply (Alimentation) (0'53 - 2019) /

Pierre Yves Clouin (France)

Val (2' - 2021) / Milan Zulic (Suisse)

By The Sea (4'25 - 2021) /

Zlatko Ćosić (USA)

Corrida urbaine (3'15 - 2008) /

Marc Mercier (France)

16h15⁽⁴⁷⁾

La danse du progrès et de la catastrophe

"Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de la catastrophe. Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe." (Walter Benjamin)
Du Rwanda à la Syrie, des Ouighous du Xinjiang à l'Afghanistan, le mensonge médiatique fait école sur les bancs des massacres. Dans les chambres nuptiales, des mâles célèbrent leurs amours à coup de couteau. Aux abords des banquises liquidées, des baleines se dégonflent comme ballon en baudruche. Danses macabres du progrès et de la catastrophe annoncée. Il faut pourtant que je chante, que je sabote la fin de cette histoire. Le grain terrible de ces horreurs semé au fond de nous mûrit de poème en poème les révoltes toujours recommencées.

Sabotage (2'34 - 2021) /

Jean-Michel Rolland (France)

The International (2'35 - 2017) /

Ali Zare Ghanatnowi (Iran)

La chute de la bureaucratie (4' - 2017) /

Maximilien Ramoul (France)

Male Gaze (7'40 - 2020) /

Virginie Foloppe (France)

La montée des eaux (30' - 2021) /

Sylvain Tanquerel & Katrin Backes (France)

17h

Un film pour se sentir aigu et creux à la fois.

Comme la mémoire. Elle est aiguë quand elle déchire notre chair. Elle est creuse quand elle accueille le présent.

Parti Pris suite enfin (34' - 2019/2020) /

Guido Carnaval, d'après des extraits de vidéos de Guido Lu et des dessins de Cerise (Belgique). En présence du réalisateur.

18h02 et 19h02

Taxi Rêve / Virée en rêve collectif avec le collectif Ornic'art.

18h03

Acheminement vers le vernissage de l'exposition des 34es Instants Vidéo Avis de passages au 5e étage de la Tour (prends garde !) sans cape et sans épée

19h15

Richard Skryzak lira quelques poèmes devant sa fresque du désir



SAMEDI 13 NOVEMBRE

Dans quelques heures, je quitterai le bateau ivre des Instants Vidéo après 34 années à sillonner les océans des arts vidéo. Je passe la main comme une caresse sur la peau du futur. J'ai dit au collectif qui va continuer à mener la barque du festival : « Vous aurez bientôt en main le manche à balai. A la fois ce qui permet de faire le grand nettoyage de tout ce qui du passé vous encombre, et aussi en aéronautique cette commande de vol qui permet au pilote de décider des altitudes selon les axes de tangage et de roulis. » Je quitte un bateau pour mettre pied sur un radeau. Je transborde ma carcasse et mes rêves. Plutôt que radoter de sempiternelles ritournelles, je vais radeauter affrontant, exalté, de nouvelles trombes et les ressacs et les courants pour ne jamais battre en retraite de la vie poétique. Depuis des ailleurs, je pactiserai avec Éole pour qu'il prête bon vent au nouvel équipage des Instants Vidéo. Si la mer est bonne, je mouilleraï parfois ma nef à bon port du festival, pas pour la plaisance, mais pour le plaisir, pas pour les UV chers aux plagistes de la culture, mais pour les IV renouvelés par la houle d'un désir insatiable. Le temps passe, mais par où ? « Où en êtes-vous avec le temps ? » Comme le prestigieux André Gide moqué par le poète boxeur Arthur Cravan, je réponds : « il est 14h01 ». Le spectacle peut commencer :

14h01

Comment fabriquer un festival d'art vidéo sans perdre pied.

C'est le moment ou jamais de tout partager au risque de vous casser les pieds... de la chaise.

« La poésie est basse. Il faut se pencher pour la ramasser au milieu des chaises renversées » Serge Pey

Le manque partagé (5'25 - 2021) / Jisu Lee (Corée du Sud - France)

Une performance vidéo avec chaise.

Les pieds de la chaise (5'25) / performance debout en bout et sans image de Marc Mercier

A l'issue de cette vidéo, je me dois de transmettre les résultats d'une expérience scientifique ôtant tous les doutes de ceux qui pensent encore qu'un festival doit être confié à des gestionnaires, des commissaires d'expositions et autres bien assis.

14h15 ⁽⁴⁰⁾

Comment filmer les passages à la volée ?

Quand bien même, nous aurions dressé notre tente au milieu des étoiles pour patiemment attendre le vol d'une image animée, celle-ci porterait en elle le désert qui ô mirage l'aura vu naître. Il en va ainsi de l'amour pour tout poète, sculpteur ou peintre. Leurs œuvres ne font que refléter des solitudes absolues. De la page, du socle, de la toile ou de l'écran, nos corps doivent s'absenter de leur représentation pour exister. Nous serons alors comme des aveugles soufflant leurs bougies, capables d'humer un amour qui passe au détour d'un regard filant. L'image est utopique, il se pourrait qu'elle n'ait pas lieu.

Comme l'amour.

Will (a love story) (4'15 - 2021) / Laurel Beckman (USA)

Boogie Stomp Pink (3'34 - 2017) / Stuart Pound (GB)

Un goût d'encre dans la bouche - l'Incise du mimosa (12'27 - 2021) / Pascale Pilloni (France)

Venus / Starry Lover (3'30) / Vivian Giourousis (USA)

Des - ailés (11'36 - 2021) / Pierre Carrelet (France)

Forêt profonde (4' - 2021) / Francis Dhomont (France) (pièce sonore)

15h17 ⁽⁴¹⁾

Correspondances effeuillées / Coïncidences fleuries

À vivre déchirés, les mots et les choses, les lèvres et les baisers, les images et les regards, nous en venons à douter des correspondances qui font monde. Faut-il laisser trace de nos passages sur terre comme s'y attellent ceux que l'on nomme artistes ? Nous effeuillons au fur et à mesure de nos existences, les marguerites de nos émois à la folie et pas du tout. Mais aussitôt un vent se lève pour emporter ces pétales sur lesquelles nous comptons pour ne pas faner dans l'oubli. Ce n'est pourtant pas parce que nous cessons toutes correspondances avec ce que nous fûmes que le charme est pour autant rompu. De nouveaux matins suivront comme si le monde d'avant n'avait existé qu'en songe. Fleurissent alors les coïncidences.

Nobody No one et Nothing (6'34 - 2021) / Virginie Foloppe (France)

69 (8'10 - 1969/2021) / Marcos Bonisson (Brésil)

entrEEspecies (9'16 - 2021) / Laura y Sira Cabrera Diaz (Espagne)

Join The Herd (Rejoindre le troupeau) (1'17 - 2020) / Pierre Yves Clouin (France)

The Beautiful Fish (4'31 - 2019) / Marianne Strapatsakis (Grèce)

Scum Mutation (10' - 2020) / OV (France)

16h01 ⁽⁴⁰⁾

De qui de quoi sommes-nous l'image ?

Sommes-nous dans ce qui fut ou dans ce qui sera ? Reflet ou miroir ? C'est à décevoir perpétuellement et l'un et l'autre qu'à chaque pas renaît l'horizon. Il n'est pire destinée que de se laisser enfermer dans le rêve d'un autre. Servitude tolérée qui nous préserve du vertige de l'immensité qui nous entoure. Il est temps de tourner la page des contrats tacites que nous avons signés avec nos représentants,

nos fausses amours, nos sécurisantes croyances, et de l'image que nous nous faisons de nous-même. Et c'est en riant de toi-même, du pantin de toi-même, délié de l'image qui cadra tous tes gestes et toutes tes pensées, que même si vivre brûle, ta vie n'aura plus jamais un goût de cendre.

En lo profundo de la piel (5'25 - 2021) / Úrsula San Cristóbal (Espagne)

Lenlèvement de Sabine (4' - 2020) / Yamina Djarir (France)

But the spasm is chaotic, suite op.9 (7'24 - 2020) / Lydia Miligkou (Grèce)

Inconsolable (3'48 - 2021) / Michel Pavlou (France)

The Equilibrists (5'08 - 2020) / Jayne Wilson (GB)

Paso Galope (7'21 - 2014/18) / Carolina Saquel (Chili - France)

Amis de la sagesse (3'18 - 2020) / Frédérick Belzile (Québec - Canada)

Feu (7' - 2020) / Linda Tuloup (France)

16h59

De l'éperdu

« Éperdu est sans doute de tous les mots de la langue française celui que je préfère. C'est un mot qui ne calcule pas, qui n'arrête pas mais soudainement emporte vers l'improbable. De l'ancien français esperdre qui veut dire perdre complètement, il signifie aussi troublé par une violente émotion. A miser exclusivement sur la perte, il ne connaît ni la mesure ni la bassesse. Son envergure est immense et sa trajectoire bouleversante. Et s'il transfigure le regard, l'amour, la passion, c'est de toujours leur donner sa perspective de cœur qui bat contre le néant. »

Annie Le Brun

S'il en reste une, c'est la foudre (37' - 2016) / Marie Alberto Jeanjacques (France)

Correspondance filmée avec Annie Le Brun, poète et essayiste contemporaine.

17h46

**Une image ne s'arrête pas
aux passages à niveau
des trains d'enfer**

Ces esquisses poémographiques ont provoqué remue-ménages et remue-ménages. Pensez-donc, une invitation à passer une saison en enfer après avoir injurié et étranglé la Beauté majuscule, Vénus elle-même, belle hideusement d'un ulcère à l'anus. Les angelots de la bienséance peuvent bien gesticuler, nous sommes descendus à fond de cale du bateau ivre. Tant pis, si à briser les idoles de nos regards, nous recevons un éclat dans l'œil. Pour halluciner ce voyage, nous nous sommes haschischés des mots du désordre de Annie Le Brun, de Sade le marquisard des sens ou de Rimbaud le voyant-voyou zutiste... Un arc d'une main, une lyre à l'autre, le vice affolant et la splendeur invisible mêlés, quitte à nous perdre dans nos châteaux intérieurs, il nous a fallu à tout prix réinventer et la beauté et l'amour. Tout n'est ici qu'esquisses, parfois exquises. Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes. Mille fleurs à la MJC de Martigues pour son accueil en studio d'enregistrement des mots et des grains de voix.

**Mort, la vie te guette ! (Poème
vidéographique en dix esquisses, une
ouverture et un épilogue en quête de la
beauté d'un geste éperdu)** (78' - 2020) /
Pierre Carrelet & Marc Mercier (France)
Ouverture aux esquisses (6'22) / Lecture :
Gérard Lacombe
Esquisse 1 : La lumière (5'25) / Lecture :
Pascale Pilloni & Gilbert Traïna
Esquisse 2 : L'effraction (7'39) / Lecture :
Gérard Lacombe & Pierre Carrelet
Esquisse 3 : L'invention du noir (4'35) /
Lecture : Gérard Lacombe, Gilbert Traïna,

Pascale Pilloni, Chantal Maire, Capucine Carrelet, Marc Mercier & Pierre Carrelet
Esquisse 4 : Les masques (5'09) / Lecture :
Chantal Maire & Gérard Lacombe
Esquisse 5 : Les Muses (5'17) / Lecture :
Capucine Carrelet & Pascale Pilloni
Esquisse 6 : Le désir (7'13) / Lecture :
Gérard Lacombe & Gilbert Traïna / Vidéo :
Pink Floyd à Pompéï.
Esquisse 7 : L'humaine condition (8'57) /
Vidéo : Pierre Carrelet / Lecture : Pascale
Pilloni & Pierre Carrelet
Esquisse 8 : Les corps (10'59) / Lecture :
Capucine Carrelet & Gilbert Traïna
Esquisse 9 : Les lignes d'erre (7'07) /
Lecture : Pascale Pilloni & Gérard Lacombe
Esquisse 10 : La beauté (4'22) / Lecture :
Capucine Carrelet & Pascale Pilloni
Epilogue des Esquisses pour ne pas en finir
(4'44) / Lecture : Marc Mercier

19h16

**Cabaret d'Omar pour des ivresses et des
saveurs insensées et délicates.**

« Bois du vin, puisque tu ignores d'où tu es
venu : vis yoyeux, puisque tu ignores où tu
iras ». Omar Khayyâm.

19h17

Taxi Rêve / Virée en rêve collectif avec
le **collectif Ornic'art.**

20h44

**Un film d'ouverture(s) dédié à tous ceux
qui n'ont pas renoncé à porter des ailes**

Voici le dernier film que je partage en
tant que directeur artistique des Instants
Vidéo. Il convient de prendre ses libertés
avec le protocole : en finir avec un film
d'ouverture(s). Car le festival continuera
demain à tracer des lignes d'utopie.
C'est sa vocation.

Pour l'heure, il s'agit de se prêter à un
usage exubérant de la langue et des corps.
Ce film poétique et politique ne signifie
rien dont nous pourrions faire usage pour

nous donner bonne conscience. Il ne peut
s'entendre que comme une invitation à
arpenter, cartographier, mémoriser, tracer,
même des contrées à venir, sur la terre
(l'humanité) comme au ciel (les oiseaux).
En ces temps, où nous faisons tous
l'apprentissage forcé du sacrifice de la
liberté pour la sécurité, il n'est pas loin
le moment où nous serons mûrs pour en
appeler à je ne sais quel fascisme. Nous
appellerons progrès cette mutation qui
rendront nos rêves inutiles. La légèreté de
l'indifférence pèse sur les épaules de celles
et ceux qui ont fait le choix de renoncer aux
murailles protectrices pour s'élaner vers
l'inconnu qu'il soit fait de l'étoffe de l'amour,
de la poésie ou de la révolution.

Common Birds (84' - 2020) /
Silvia Maglioni & Graeme Thomson
(Italie / GB / France)

En présence des réalisateurs.
Une adaptation sifflée, antique et
contemporaine des Oiseaux de
Aristophane. Un film qui divise car nul
ne peut demeurer sur la tranche d'une
barricade qui oppose les partisans d'une
gestion sécuritaire du monde de ceux qui
prennent le risque de l'insoumission totale.



Discussion « sifflotée » avec les réalisateurs,
Jean-Paul Fargier et Marc Mercier.

22h11

La Transmission

En 1990, Jean-Paul Fargier réalise *Play it
again Nam* (un portrait de Nam June Paik).
A l'issue du tournage à Séoul d'une

performance, Paik offre son costume
au réalisateur. En 2013, alors que nous
soufflions les 50 bougies des arts vidéo,
Jean-Paul Fargier me transmet le costume.
Je me suis aussitôt dit qu'à mon tour,
quand je quitterai les Instants Vidéo, je
transmettrai ce flambeau à une personne
que j'ai jusqu'à l'heure tenue secrète. A
elle, la mission de continuer à entretenir
la flamme poétique des arts vidéo contre
vents et marées. Le moment venu, elle aussi
aura pour charge de passer le témoin. De
mon côté, dévêtu, j'ai fait mon temps aux
Instants Vidéo. Je passe-âge vers au autre
temps sans battre en retraite. Cela s'est
passé. Je sais aujourd'hui saluer la beauté.

22h22

Performance robotique

The clusters (2020) /
Naoyuki Tanaka (Japon/France)
« Je n'oublierai plus le message que m'ont
transmis les battements de cœur de ma
mère : Vis ! Ne te laisse pas mourir, vis !
Voilà ce que me criait chaque battement
rythmé de son cœur. » (*Les bébés de la
consigne automatique* - Ryû Murakami, 1980)
Nous aimons danser depuis l'Antiquité. On
dit que chaque tribu du monde a reçu une
danse particulière au commencement de
l'humanité. Nous dansons avec un sourire
pour exprimer notre joie, avec des larmes
pour oublier nos peines. Nous ne pouvons
pas arrêter nos battements de cœur.
Nous avons écouté leurs rythmes jusqu'à
ce qu'ils imprègnent nos mouvements
jusqu'à devenir danse. La performance
The clusters est dansée par plusieurs
robots. Un spectacle qui donne vie à
des machines inorganiques. Chacune
a son propre rythme, mais associé aux
autres se dessine progressivement un
espace musical et chorégraphique riche
et complexe. La joie qui émane de cette
performance robotique, tel un virus, ne
manquera pas de contaminer le public.

23h

Silence frichtronique

Il est temps à présent que je débarque définitivement du bateau ivre des Instants Vidéo. Dans mes bagages, je garderai précieusement quelques tessons d'ivresse. J'ai franchi le seuil instable de l'être et du songe. Je marche au pas de lune vers des nuits étoilées. J'écoute s'éloigner le parfum des pas qui m'apprennent à danser avec tant d'artistes, de poètes, de techniciens, de complices, orchestre mouvant et fidèle de si profondes mélodies parfois endiablées. Les désaccords n'interdisent pas la musique. Ils la renouvellent. « Notre époque n'est ni de foi, ni d'incrédulité. C'est un temps de mauvaise foi, c'est-à-dire de croyances imposées par la force, contre d'autres croyances, et surtout, faute de croyances sincères. » (Nicola Chiaromonte). Du quai, comme une corne de brume, mes lèvres s'adressent une dernière fois aux vidéastres qui furent durant ces 34 années constellations flamboyantes, aux publics qui toujours gratifièrent notre festival de leur loyauté critique : continuez plus que jamais à gonfler vos joues (comme autant de Louis Armstrong) pour souffler dans les voiles du navire Instants Vidéo. Un équipage renouvelé inventera de nouveaux itinéraires, accostera sur de nouvelles terres, chantera de nouveaux airs. Je lui souhaite bon vent. Mes ailes m'appellent... Mais elle m'appelle, l'oiselle des mers lointaines... La vie de passage... La vie des hauts lieux des pas sages... La vidéo des bas fonds d'idées lumineuses... J'ai aimé mon métier à tisser, à métisser, à aimer crisser, clisser, coulisser des mots et des images. Je chemine de rien. Mine de rien, je m'achemine vers des ailleurs boréals. Les Instants Vidéo ont de beaux jours devant eux. « Oh le beau jour encore que ça aura été, encore un ! Malgré tout. Jusqu'ici. » (*Oh les beaux jours* / Samuel Beckett) La vidéo, les beaux jours à venir.

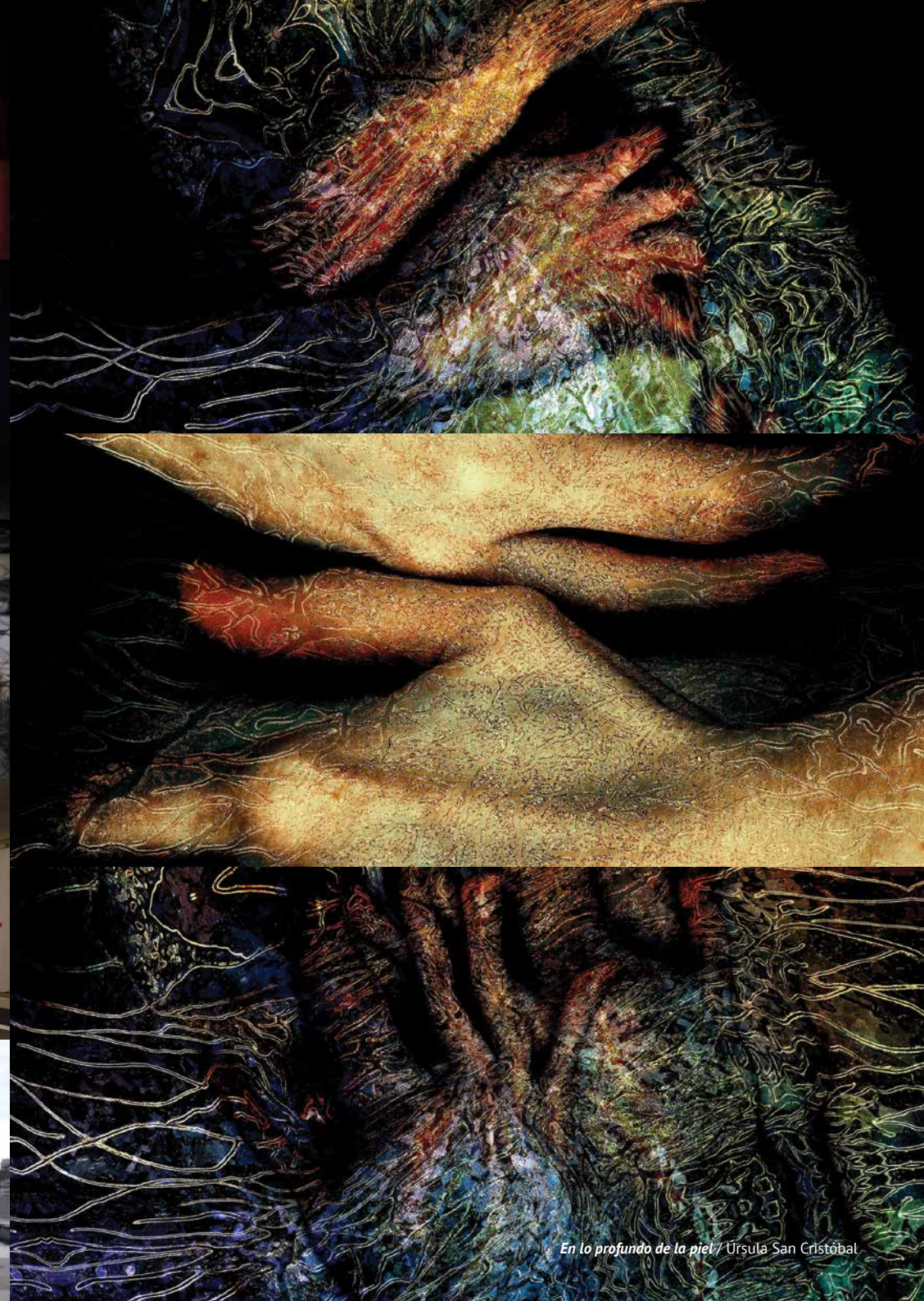
Marc Mercier



Revision of Evidence / Sophie Salzer



Lieux / Jean-François Guiton



En lo profundo de la piel / Úrsula San Cristóbal

Cabines de programmations

Salle de la Cartonnerie

Poste 1

Do Not Disturb (2021) /

Collectif Ornic'art (France)

Web série de 6 épisodes de 6 minutes.

Saison I – le panthéon des monstres
Un hôtel mystérieux qui n'apparaît sur aucune carte. On y séjourne lorsque l'on ressent l'urgence de repartir de zéro... de renaître à soi-même. Holy, le groom, personnage central, donne le protocole à suivre : porter un masque blanc dès son arrivée, suspendre son identité, transiter par la "dream room" où défilent en boucle des images de catastrophes climatiques pour y faire des rêves collectifs. 7 mystérieux gardiens de rêve à têtes d'animaux incarnent les figures d'un Olympe contemporain décalé et singulier. Ils dénoncent les ravages du dérèglement climatique, guident nos rêves collectifs vers l'embryon d'un monde meilleur. A-t-on oublié que les rêveurs étaient les mieux à même de répondre à nos aspirations, les acteurs essentiels de nos transformations, les meilleurs interprètes, aussi, du tremblement du temps.

Épisode 1 :

Holy Groom, le passeur

Épisode 2 :

Hermès 11, le tatoueur de rêves

Épisode 3 :

Érotica 32, la pythie érotique

Épisode 4 :

In Utéro 41, la mère dévoreuse à l'utérus géant

Épisode 5 :

Per Fumum 21, l'alchimiste des odeurs

Épisode 6 :

Cryptos 12, le street artiste des cauchemars

Poste 2

Les 25 ans du festival de vidéo poésie Vidéo Bardo

(Buenos Aires / Argentine) Proposition de Javier Robledo & Marisol Bellusci

Resident of the port city

Тьма Тем 7 (Dark Myriad 7) (2'50 - 2020) /

Eta Dahlia (Russie - GB)

Fog Horns (6'19 - 2020) /

Ebba Jahn (Allemagne)

Recuerdo de mar (5'18 - 2019) /

Estefania Díaz y Carlos Cruz (Mexique)

Me convertí en una isla (4'30 - 2021) /

Josefina Tai (Taïwan - Argentine)

La boca (7'38 - 2020) /

Luciana Rizzo (Argentine)

Moments (6'10 - 2019) /

Susanne Wiegner (Allemagne)

Interference (7'51 - 2016) /

Methas Chantawongs (Thaïlande)

América Imaginaria - Films didácticos 2

(4'24 - 2021) / Marisol Bellusci (Argentine)

Concierto para mar (3'14 - 2018) /

Javier Robledo (Argentine)

Signum (33'35 - 2018) / Verena Stenke

& Andrea Pagnes (Allemagne - Italie)



Poste 3

Les 50 ans du Vidéographe

(Montréal / Québec)

Performances pour un écran

Dès le début de l'expérience Vidéographe en 1970, le milieu des arts visuels, de la danse, de la scène et de la performance ont participé à l'aventure en réalisant des œuvres leur permettant de jouer avec

leurs propres images, de capter leurs prestations ou de d'aborder leurs pratiques sur un support audiovisuel. Sélection de 7 courtes vidéos permettant d'illustrer la pratique de la performance vidéo et de croiser la pionnière du genre, nul autre que Marshalore.

Infraction (7' - 1982) /

Monty Cantsin (Canada)

Oh la la du narratif (14' - 1997) /

Sylvie Laliberté (Canada)

Rut (1998 - 3') / Yudi Sewraj (Canada)

Emporium (11' - 1999) /

Nathalie Bujold (Canada)

12 hours (8' - 2001) /

Rachel Echenberg (Canada)

Streets actions (6' - 1977) /

Marshalore (Canada)

Vampire domestique (8' - 2016) /

Sylvanie Tendron (France - Canada)



Poste 4

AllArtNow (Syrie/Suède)

Dans un présent incertain

Proposition d'Abir Boukhari

« Jusqu'à présent, je me suis toujours senti étranger dans cette ville et je ne me soucierais pas de vous. Mais maintenant que j'ai vu ce que j'ai vu, je sais que ma place est ici, que je le veuille ou non. Cette entreprise est l'affaire de tous. »

La Peste, Albert Camus.

Dans le roman, le narrateur est un étranger qui se retrouve éloigné de sa maison et de sa femme à cause de la peste qui a envahi la ville d'Oran. D'abord, il cherche

un moyen de s'évader de la ville mais plus tard, il décide de rester pour soutenir les autres par solidarité. Ce combat collectif contre la pandémie conduit à l'égalité et à l'appartenance, où toutes les personnes vivent une forme d'exil, vivent dans l'isolement, séparées de leur bien-aimé, et luttent contre la mort ; nous sommes tous prisonniers, partageant la peur et les incertitudes du moment. Comprendons-nous la peste comme une catastrophe collective contre laquelle nous devons tous lutter en nous soutenant les uns les autres ? Ou vivons-nous de la détresse pour finir par croire que notre propre douleur est unique et sans lien avec celle des autres ? Cela encourage-t-il la solidarité et la compassion entre les humains ou est-ce une raison pour s'opposer les uns les autres ? Pour construire ce programme, j'ai invité sept artistes à créer une œuvre qui pense la situation actuelle.

Attempt To Disappear (5'28 - 2021) / Anna Ill (Spain-UK)

Inner Galaxy (4'44 - 2021) /

Anna López Luna (Spain-France) And Mounir Gouri (Algeria-France)

Birds of the Gaspésie (as well as one seal and one snack) (2021) /

Chantal Rousseau (Canada)

I Love Me (2'56 - 2021) /

Felice Hapetzeder (Sweden)

Three moons appear from three holes in the window (4'40 - 2021) /

Muhammad Ali (Syria-Sweden)

We are Breathing Again (2'11 - 2020) / Katarina Eismann (Sweden)

Still Presence (5'14 - 2021) /

Tracy Peters (Canada)

Ailleurs

Les échappées belles internationales

CANADA - Québec

Le Lieu - Centre en art actuel

11 et 18 septembre 2021

Une invitation de Richard Martel
Deux programmations conçues par deux festivals frères (depuis plus de 25 ans) basés sur les deux rives de la Méditerranée (Maroc et France). Les films que nous avons choisis racontent quelque chose de l'histoire contemporaine de cette région (Algérie, Egypte, Maroc, Syrie, Tunisie, Irak, Qatar, Liban, Palestine), parfois tragique, parfois en révolte. Des histoires de peuples ou d'individus, d'hommes ou de femmes, mais toujours exposées avec justesse et tendresse. (Majid Seddati et Marc Mercier)
Programme n°1

The future (4' - 2014) / Gouri Mounir (Algérie)

Sonata (10'06 - 2018) /

Randa Megahed (Egypte)

A Breath into a Hole (21'10 - 2021) /

Charbel Samuel Aoun (Liban)

Libération (1'14 - 2015) /

Khadija Elabyad (Maroc)

Polyphonie Poétique Urbaine (Ramallah)

(9'41 - 2011) / Marc Mercier (France)

& Kefah Fanni (Palestine)

We teach life, Sir (4'30 - 2011) /

Rafeef Ziadah (Palestine/GB)

Programme n°2

Chic point (Fashion for israeli checkpoints)

(7' - 2003) / Sharif Waked (Palestine)

La mémoire brodée (4'32 - 2017) /

Khadija El Abyad (Maroc)

Damage de Rania Stephan (2' - 2009) (Liban)

Je ne sais pas (5'04 - 2002) / Abdallah Zrika

et Marc Mercier (Maroc/France)

Across the moon (11'30 - 2017) /

Mounir Fatmi (Maroc)

Falcon (3'59 - 2017/18) /

Yaser Rahhal (Syrie - Qatar)

Baghdad Photographer (3'16 - 2017) /

Mejd Hameed (Irak)

Searching for Abbas Kiarestami

(12' - 2015/16) / Mohamad and Ahmad

Malas (Syrie - France)



Across the moon / Mounir Fatmi

ITALIE - Milan
[.BOX] Videoart project space
10 au 25 novembre

Amour fou, poésie et révolution

Love Fugitif (2'46 - 2020) /
Cecelia Chapman (USA)
Ballad for time (6'12 - 2020) /
Maíra Ortins (Brésil)
"Value": boolean (2'50 - 2019)
Stuart Pound (GB)



To be a Ghost (1'37 - 2014) /
Stuart Pound (GB)
Unfassbar Zeit/ Inconceivable Time
(3'17 - 2020) / Irena Paskali
(Macédonie / Allemagne)
Laps Dogs (8' - 2021) /
Danila Lipatov (Russie)
Chatbot Dialogs (5' - 2020) /
Marina Landia (Allemagne)
Crossing the line - King Neptune
(12' - 2021) / Agustina Fioretti (Argentine)
In Her Dreams (11'54 - 2012) /
Mozhgan Erfani (Iran - France)
Maze (2'21 - 2020) /
Mohamed Ezzat Sayed (Egypte)
Hacer y Deshacer: Poemas desde adentro
≠1 Radioterapia (1'03 - 2019) /
Alexandra Gelis (Colombie / Venezuela)
An Apology to Elephants (4'25 - 2019) /
Anna Parisi (USA)
Bomba, lluvia y descarga (Estoy buscando
a Puerto Rico) (6'30 - 2017) /
Hermanos Negroni (Juan Alberto Negroni
& Iván Antonio Negroni) (Porto Rico)
Comme tous les garçons (9'20 - 2021) /
Morisha Moodley (GB)

Visual Container TV
www.visualcontainer.tv
10 novembre au 16 décembre

Amour fou, poésie et révolution

The encoffiner of data (10' - 2021) /
Gao Wenqian (Chine - France)
Propaganda Office (4'07 - 2021) /
Obsessive Possessive Aggression
(Macédonie)
The Angry Sleeper (2'18 - 2020) /
Stuart Pound (GB)
I can only say I understand how you feel
(5'03 - 2015) / Joep Vosseveld (Pays-Bas)
Death dance (1' - 2018) /
Fran Orallo (Ecosse)
Monoton Blues (3'40 - 1961) /
Kessler Sisters (Allemagne)
A Separation (3'55 - 2019) /
Mateo Vargas (USA)



Visual Notes in Berlin (4'55 - 2017) /
Alex Bodea (Roumanie / Allemagne)
Silent Noise (5'29 - 2020) /
Tamara Lai (Italie - Belgique)
Parle (3'23 - 2016) /
Charles Pennequin (France)
Olympe said to me : I didn't loose my head
(4'40 - 2018) / Virginie Foloppe (France)
Durmientes (le battement de la forêt)
(5'24 - 2019) / Isabel Pérez del Pulgar
(Espagne / France)
Espasmos climáticos (7'59 - 2020) /
Laura y Sira Cabrera (Espagne)
Bloodshed (9'16 - 2020) /
Parya Vatankhah (France - Iran)

MAROC - Casablanca
Festival d'Art Vidéo de Casablanca (FIAV)
23 au 27 novembre

Programme n°1
Réinventer la beauté
Mort, la vie te guette ! (Poème vidéographique
en dix esquisses, une ouverture et un épilogue
en quête de la beauté d'un geste éperdu)
(78' - 2020) / Pierre Carrelet & Marc Mercier
(France)

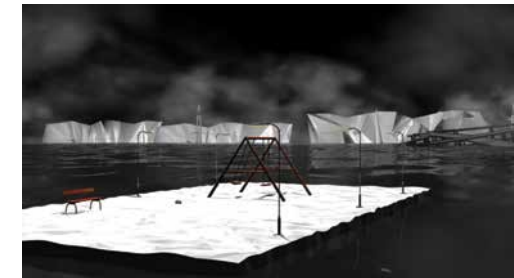
Programme n°2
Avis de passage
Passage, mon beau souci. Quand le monde
nous paraît trop étroit, quand nous butons
sans cesse contre des murs, il nous faut
trouver des failles, des passages insolites
vers de nouveaux possibles. Il nous faut
être intensément poète. Tout le pouvoir à
l'imagination !
Bellevue (7' - 2020) /
Susanne Wiegner (Allemagne)
A Breath into a Hole (21'10 - 2021) /
Charbel Samuel Aoun (Liban)



Paso Galope (7'21 - 2014/18) /
Carolina Saquel (Chili - France)
Un goût d'encre dans la bouche -
l'Incise du mimosa (12'27 - 2021) /
Pascale Pilloni (France)
Des - ailés (11'36 - 2021) /
Pierre Carrelet (France)
Monoton Blues (3'40 - 1961) /
Kessler Sisters (Allemagne)
Au passage, le degré zéro de la quiétude
(10'30 - 2021) / Pierre Carrelet &
Marc Mercier (France)

ARGENTINE - Buenos Aires
Les 25 ans du festival de vidéo poésie
Video Bardo
25 au 28 novembre
Centro Cultural San Martin
29 novembre au 3 décembre
sur Youtube

La poésie est un acte qui génère
de nouvelles réalités
Somewhere Eternity (5'36 - 2011) /
Pierre Carrelet (France)
Yesterday's Tomorrow Morning
(8' - 2021) / Susanne Wiegner (Allemagne)



M42 Orion (4'28 - 2021) /
Inés Wickmann (Colombie - France)
Love Fugitif (2'46 - 2020) /
Cecelia Chapman (USA)
Val (2' - 2021) / Milan Zulic (Suisse)
Ballad for time (6'12 - 2020) /
Maíra Ortins (Brésil)
Will (a love story) (4'15 - 2021) /
Laurel Beckman (USA)
The Angry Sleeper (2'18 - 2020) /
Stuart Pound (GB)
The symphony of disharmony (5' - 2019) /
Vasilis Karvounis (Grèce)
La postura de la vida e una
postura politica (28' - 2004) /
Marc Mercier (France / Argentine)

Expositions d'installations video et poèmes affiches

La majorité des œuvres est exposée au 5e étage de la Tour, Friche la Belle de Mai. D'autres sont visibles salle de la Cartonnerie durant les trois jours des rencontres internationales (10 au 13 novembre).

D'autres encore sont accueillies par les Galeries Populaires Éphémères (ADPEI, SARA, Hôtel le Ryad).

MARSEILLE

Friche La Belle de Mai (5e étage)

41 rue Jobin, 13003

vendredi 12 novembre 2021

au dimanche 13 février 2022

Mercredi au vendredi, 14h à 19h,

week-end, 13h à 19h.

Vernissage le 12 novembre à 18h

Avis de passage

Les avis de passage que l'on retrouve parfois punaisés à notre porte signalent qu'un rendez-vous fut manqué tout en offrant une nouvelle possibilité. C'est la revanche du futur sur le passé. L'art n'est au bout du compte que cela, des avis de passage sur la terre, des traces laissées derrière nous bien plus que des significations, des messages.

Pour concevoir cette exposition, nous avons dans un premier temps emboîté le pas au poète philosophe Walter Benjamin et à son Livre des passages. C'est après avoir passé clandestinement la frontière espagnole pour fuir l'horreur des camps en septembre 1940, qu'il perdit ses derniers manuscrits et sa vie. Chemin d'un chassé-croisé d'exils d'hier et d'aujourd'hui.

L'hypothèse qui a servi de feuille de route à cette exposition, c'est que les clés qui ouvrent les passages, ce sont les passions amoureuses, poétiques et révolutionnaires. C'est ainsi que nous vous invitons à flâner parmi ces œuvres de passage, sans intention, disponibles à tous les imprévus. Tous les passages contiennent des fausses pistes. Il faut se méfier des balisages. N'entrez pas dans ce dédale sans désir.

Ralph Rumney / Joseph Marando (France)

Portrait photographique du situationniste Ralph Rumney, le père de la psychogéographie (1957). Il vécut plusieurs années à Manosque où naquirent les Instants Vidéo. Il y mourut quand notre festival fut contraint à l'exil marseillais.

« La psychogéographie se préoccupe du rapport entre les quartiers et des états d'âme qu'ils provoquent. Venise, comme Amsterdam et le Paris d'antan, se prête à plusieurs possibilités de dépaysement. » Invitation à dériver, à flâner dirait Walter Benjamin. C'est ainsi que nous vous proposons de vous aventurer dans l'exposition « Avis de passage » des Instants Vidéo.

Désir (2016) / Richard Skryzak (France)

Le Désir peut-il encore s'exprimer de nos jours comme pur Désir ? Il est pour moi le maître-mot de la création artistique, comme de la vie tout court. C'est pour cela que je l'ai inscrit dans un ciel de nuit à l'aide de traces d'avions combinées à la lune. Pour qu'il continue de nous éclairer de ses multiples résonances. Avant de s'effacer comme ces traces de craies sur le tableau noir. Je crois sincèrement que le Désir est en danger. Et que la création est un des moyens qui s'offrent à nous de le sauver.

Iskra, et bientôt l'étincelle embrasera

la prairie (2017) / Pascale Piloni (France)

En son temps, Iskra (en russe, l'étincelle) fut le titre du journal fondé par le révolutionnaire bolchevik Vladimir Ilitch Lénine. Il suffit parfois d'une étincelle pour qu'un peuple en colère s'embrase, s'embrasse, embrasse une cause. Et soudain, plus rien ne peut être comme avant. Il en va des révolutions comme du désir qui embrase des corps. État amoureux qui pour un certain temps ne concerne que deux amants : un brasier dans un désert. Mais qui parfois, comme par contagion, soulève une multitude de corps. Un nouveau paysage apparaît parsemé de petites boîtes d'allumettes prêtes à s'enflammer. Les corps saisis d'un ardent désir sont des volcans qu'aucun rempart ne peut contenir.

Il tempo consuma (1978-2021) /

Michele Sambin (Italie)

En 1978, j'ai réalisé *Il tempo consuma* en mettant en boucle la vidéo grâce avec un procédé que je venais d'inventer. En 1980, pour la Mostra *Camere incantate* au Palazzo Reale de Milan, j'ai créé une installation qui met en jeu une série de vidéos réalisées avec cette même technique de boucles. En 2021, je reprends quelques unes de ces vidéos historiques, pour créer une nouvelle installation immersive en les adaptant aux possibilités offertes par les technologies actuelles. Cette nouvelle version, tout en conservant l'idée originale, propose une digression technico-poétique de l'analogique vers le numérique.

Wasser (2021) / Marie-Pierre Bonniol (France - Allemagne)

Wasser est une série de cinq courts films expérimentaux sur l'eau et ses états, la force hydraulique (Wasserkraft), la transformation du flot en énergie et les dispositifs de métamorphose. Réalisés à l'iPhone seulement, les films qui composent Wasser ont été principalement écrits au moment de leur montage, à partir de plusieurs milliers de rushes et d'images également réalisés par d'autres personnes. Filmé principalement en France, en Allemagne, en Islande et en Suisse en 2019, Wasser invite au transport au travers les différents états de l'eau. La série invite également à observer ses transformations, dans une écriture analogique qui porte aussi sur la transformation de la production de subjectivité en production d'œuvre, et généralement la transformation du courant en puissance. Avec un regard venant de l'Esthétique, mais également extrêmement contemporain sur la destruction de l'écosystème et la transformation des réseaux de l'eau, la réalisatrice continue par ce film sa recherche sur ce qui permet,



Désir / Richard Skryzak



Play it again Nam / Jean-Paul Fargier



En attendant que le vent tourne / Esmeralda da Costa



Timeline / Hamza Kirbaş



Pasos (Frontières) / Olivier Moulai



Wasser / Marie-Pierre Bonniol

ouvre et oriente les transformations, avec également un intérêt prononcé pour l'archéologie des machines, des médias et des mécanismes de projection. Une production Studio Walter (Berlin). Avec le soutien du Goethe Institut de Marseille.

Haschich à Marseille (2021) /

Renaud Vercey (France)

« Il ne faut pas dire que le passé éclaire le présent ou le présent éclaire le passé. Une image, au contraire, est ce en quoi l'Autrefois rencontre le Maintenant dans un éclair pour former une constellation. » Walter Benjamin - *Paris, capitale du XIXe siècle*. Un espace immersif visuel et sonore proposent de revivre la déambulation du philosophe allemand Walter Benjamin à Marseille les sens aiguisés par le haschich, en 1928 dans une ville cosmopolite et résolument moderne. Dans les mêmes années le cinéaste Laszlo Moholy-Nagy évoque dans le documentaire *Marseille, Vieux-Port*, les mêmes images que dans le texte de Benjamin en particulier cette nouvelle vision sur la ville permise par le pont-transbordeur qui trône alors dans la perspective de la Canebière.

Pasos (Frontières) (2009) /

Olivier Moulai (France)

« Honorer la mémoire des anonymes est une tâche plus ardue qu'honorer celles des gens célèbres. L'idée de construction historique se consacre à cette mémoire des anonymes. » Une installation sur les traces du chemin de l'exil de Walter Benjamin en offrant la parole à d'autres récits d'exil.

Camille (2021) / Brigitte Valobra (France - Espagne) & Wald (Tunisie - Espagne)

Outre un hommage à la *Jeune femme aux yeux clos* (1885) de Camille Claudel (buste aux épaules nues en terre cuite, regard intérieur), nous avons tenté, dans un mouvement très lent frisant l'immobilité

de la sculpture et dans une lumière transparente, de rendre la vibration de cette oeuvre par-delà le temps et d'évoquer le trouble provoqué par les circonstances du début 2020, confinement strict de la Catalogne..., en parallèle sous-jacent avec l'isolement mental de l'artiste.

The Crossing (2021) /

Andrew Johnson (USA)

The Crossing s'intéresse à l'instabilité de la liberté, à la fragilité de la démocratie, à la précarité de l'esprit révolutionnaire et à la vulnérabilité de la mémoire. *The Crossing* est dédiée à tous ceux qui ne sont plus libres de lutter.

The door (8' - 2020) /

Hasan Daraghme (Palestine)

« Le processus, c'est le projet, c'est la production, c'est le produit de la répétition, de l'accumulation, puis de l'effacement. Comme une composition minimaliste, nous (pensons) savoir où cela va, et une partie de la fascination réside dans le fait que nous devons découvrir si notre prédiction est correcte. Les portes s'ouvrent et les portes se ferment. C'est quelque chose qui est à la fois réel et métaphorique. Notre connaissance du temps et de l'espace se construit ainsi. La répétition et le rythme sont des structures proches du cœur des choses. Le battement de notre cœur aussi longtemps que nous vivons. La succession des jours et des nuits, des nuits et des jours, et les saisons au cours desquelles ces jours et ces nuits se produisent. Construction et déconstruction. Au fur et à mesure que l'écran se remplit de petites cases, une sorte d'architecture se construit. Ensuite, il est systématiquement dé-construit. Le film doit se répéter sans fin, les processus ne s'arrêteront pas. Le public peut être médusé, en quelque sorte hypnotisé, s'il s'abandonne à la logique interne de l'œuvre, s'il donne le temps qu'il

faut pour que l'œuvre prenne son temps. "Jérémy Gallois

Timeline (2021) / Hamza Kirbaş (Turquie)

Les événements qui se passent dans le monde dans lequel nous vivons et les relations que nous fabriquons avec ces événements fabriquent notre mémoire. Notre mémoire n'est pas une structure que nous créons de manière individuelle, seul. Les liens que nous construisons avec la nature et avec les autres ont aussi une influence sur la construction de notre mémoire. Ainsi, elle ne peut être dissociée des transformations économiques, sociales, culturelles et politiques. Une œuvre inspirée par les travaux du sociologue Maurice Halbwachs pour qui la mémoire collective est le propre du groupe. L'affirme que toute communauté organisée engendre une mémoire qui est la sienne propre. Ayant analysé, dans ses premiers travaux, différents types de groupe (le cercle familial, la classe sociale, la profession, l'institution), il a montré que leurs membres produisent, puis partagent un ensemble commun de souvenirs. « [L'individu] serait capable, explique-t-il, à certains moments de se comporter simplement comme le membre d'un groupe qui contribue à évoquer et entretenir des souvenirs impersonnels, dans la mesure où ceux-ci intéressent le groupe »

Play it again Nam (*Un portrait de*

Nam June Paik) (30' - 1990) /

Jean-Paul Fargier (France)

Vidéo et costume original de Nam June Paik (inventeur de l'art vidéo). Un portrait du pape de la vidéo, de ses expériences visuelles et musicales jusqu'à ses récents robots-vidéo. Un portrait tourné à Séoul, à New York, Boston et Cincinnati. D'où vient Paik? Où va Paik? Paik est-il impec? Musique, Ulrich Lask.

La traversée du rail (2014) /

Robert Cahen (France)

Cette vidéo montre dans un tumulte de moteurs le ballet des vélos, des motocyclettes et des piétons à un passage à niveau en Chine. La présence centrale et stable d'un rail quasi désert en contraste du défilé incessant des personnes et des véhicules crée une partition de l'image entre la fixité de la caméra et le sentiment d'éternel passage, de flux, que soutient un montage en boucle à peine visible.

Sign (10'35 - 2021) /

Robert Cahen (France)

Musique André Bon (Four Doors)

De *Four Doors*, André Bon écrit « Ces portes s'ouvrent sur quatre paysages sonores qui expriment dans l'ordre: la tension, la détente, l'attente, l'extase. De *Sign*, Robert Cahen écrit : « Respiration symphonique en quatre mouvements où musique et sensualité des images par glissements subtils s'offrent en contrepoint. Petite histoire d'une rencontre à déchiffrer.

Haïku With Suspended Time /

Eleonora Manca (Italie)

Trois haïku vidéo qui - comme les pages d'un journal intime fait d'images, de sons et de mots - marquent une nouvelle ère. (Not Now), The Curfew Hour, Little Relief Archive.

En attendant que le vent tourne (2019) /

Esmeralda da Costa (Portugal - France)

En attendant que le vent tourne est un triptyque monté en trois actes, selon un temps non linéaire mais cyclique. La vidéo met en scène des protagonistes d'une altérité radicale : le vent, l'eau, le feu et la terre se soulèvent et accusent les traces d'un monde humain dont les déchets stagnent à la surface des flots. Miroir impossible, notre rupture avec la nature semble consommée, alors Esmeralda

Da Costa tente de communier avec les éléments, en se faisant une chose parmi les choses. Anonyme, dans un lieu tout aussi interchangeable, elle apparaît de dos ou en position fœtale, le corps tramé par une nature qui affirme la continuité de la vie et dont la perception sublimée du monde extérieur se métamorphose en soi.

Kalopsia (10'03 loop - 2016) / Laura Cionci & Alessandro Zangirolami (Italie)

Une lumière verte et changeante de saveur électronique remplit le regard; simultanément, un son organique progressivement caresse l'oreille. Ainsi commence Kalopsia, une exploration (plan de séquence unique, en boucle) d'un espace architectural et de son étroit, jamais douloureux, dialogue avec la nature pénétrante qui l'entoure. Privé de toute référence symbolique et/ou historique, l'espace est traité par les deux artistes de manière abstraite, comme lors d'un voyage cinématographique inversé. Commencant et se terminant par le même cadrage, Kalopsia place le spectateur dans une boucle perceptible dans laquelle il est nécessaire de rester, de réfléchir et d'attendre l'apparition d'un nouvel élément spatial.

Amour Poésie Révolution (2021) /

Julien Blaine (France)

Poème affiché.

Je devrais commencer par l'amour fou, c'est le plus compliqué à expliquer.

Le plus simple à l'origine

mais le plus complexe dans son et ses parcours :

confus, alambiqué, subtil

trouble et clair

caché et évident...

Alors je finirai par lui !

L'amour fou / La Poésie / La révolution

(2021) / Pierre Mérejkowski (France)

Poème éparpillé.

Pas à pas'sage (miroirs) /

Louis Michel de Vaultchier (France)

Poème accompagné de dessins au feutre de couleur inspirés par *Alice dans le miroir* de Balthus.

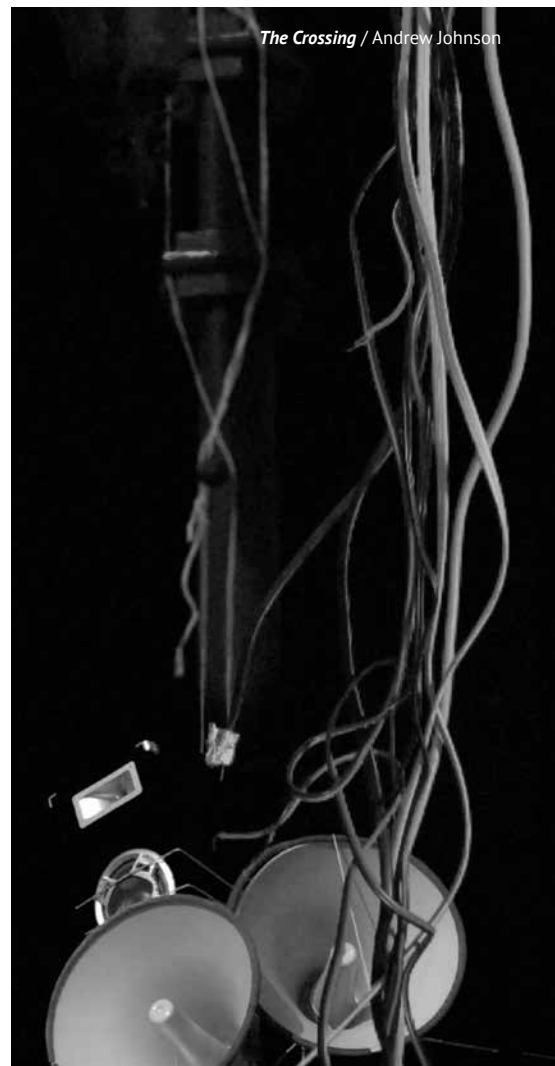
The White Swan And Its Undeniable Influence

On Our Culture / Colin James (USA)

Poème à entendre.



Camille / Brigitte Valobra



The Crossing / Andrew Johnson



34 allégories vidéo / Gaëlle Callac



Vanishing Point (Point de fuite) / Karim Goury

MARSEILLE

Les Galeries Populaires Éphémères

En février 2020 est mort Michel Ragon. Il est né à Marseille le 24 juin 1924. Écrivain, historien de l'art et de l'architecture, anarchiste, il fut l'héritier de Henry Poulaille, le père de la littérature prolétarienne. Michel Ragon a poursuivi ce travail en publiant notamment une Histoire de la littérature prolétarienne qui met à jour tout un pan de la littérature (presque) complètement occultée par les éditeurs, les médias, les historiens, les libraires... Tous ces écrivains n'appartiennent pas au milieu artistique et encore moins aux classes dominantes qui se sont accaparées en plus du pouvoir politique et économique, le pouvoir symbolique. Tous ces écrivains (femmes et hommes) sont autodidactes et ne doivent leurs subsistances (au moins au début de leur vie) qu'en travaillant (mineurs, paysans, ouvriers...). Peu importe les idées qu'ils défendent, ce qui intéressait Henry Poulaille et Michel Ragon ce sont leurs origines sociales et comment les expériences de leur vie laborieuse ont façonné un langage. Les Galeries Populaires que nous avons créées avec la complicité de structures sociales marseillaises, et qui prolongent les ateliers de programmations que nous menons tout au long de l'année avec les usagers de ces structures, s'inscrivent dans cette même volonté de rendre visible et audible cette humanité qui n'est jamais invitée aux banquets de la culture.

Hôtel Le Ryad

16 rue Sénac de Meilhan, 13001

www.leryad.fr/art-du-ryad

Jeudi 4 au mardi 30 novembre 2021

Tous les jours de 14h à 19h

Vernissage le 4 novembre à 18h30

34 allégories vidéo (2021) /

Gaëlle Callac (France)

L'allégorie est un mode d'expression consistant à représenter une idée abstraite, une notion morale par une image ou un récit où souvent (mais non obligatoirement) les éléments représentants correspondent trait pour trait aux éléments de l'idée représentée. Ces courtes vidéos intitulées "allégories" ont été réalisées avec les contraintes suivantes : un plan séquence uniquement et une durée maximale d'une minute. Elles sont toutes réalisées avec mon téléphone (iPhone 6). Chaque instant vidéo contient un livre pour sujet, comme un personnage principal. Au-delà du fait que le livre soit un objet que j'affectionne, de par son contenu, son titre, le nom de son auteur ou celui de sa maison d'édition, il évoque une idée, une notion, un récit. Les éléments mis en scène de manière très spontanée se lisent souvent de différentes manières.

Vanishing Point (Point de fuite) (134' - 2021)

Karim Goury (France - Egypte)

En 1986, Jean Baudrillard parcourt les USA d'Ouest en Est et du Nord au Sud. Il écrit ses impressions sur l'Amérique reaganienne dans son livre Amérique (Grasset).

Vanishing Point reprend le texte de Baudrillard presque in extenso, et se compose exclusivement de séquences trouvées sur Internet.

SARA Logisol

33 rue Sénac 13001 Marseille

Jeudi 4 au mardi 30 novembre 2021

Vernissage le 4 novembre de 18h à 20h30

Dancing Painting (2019) /

Dasha Lyubimova (Kazakhstan)

Mon projet est d'observer quelques célèbres tableaux de Maître depuis l'intérieur du cadre, en me rapprochant de l'humain qu'ils contiennent. J'ai essayé de faire connaissance avec les personnages, d'imaginer leurs histoires, parfois drôles, ordinaires ou cruciales, parfois soulevant quelques questions un tant soit peu philosophiques. Je suis certaine que chaque spectateur trouvera dans ces tableaux une partie de lui-même. Ces vidéos s'inscrivent dans un projet que j'ai nommé le langage de la danse.



ADPEI (Association Départementale

Pour l'Emploi Intermédiaire)

18 boulevard Camille Flammarion, 13001

Jeudi 4 au vendredi 26 novembre 2021

Mercredi et vendredi de 14h à 17h

(fermé les jours fériés)

Vernissage le 4 novembre à 17h

La radio visible (4 saisons) (2020/2021) /

Marc Mercier & Pascale Pilloni (France)
La seule émission de radio entièrement visible... à la télévision ! Une journaliste traque son sujet pour lui extorquer en exclusivité les mots qu'il a sur le bout de la langue. Ne l'ayant pas dans sa poche, ne sachant pas la tenir, la journaliste n'a aucun mal à le mener par le bout du nez.

Saison 1/4 : Voyage en Italie
(5 épisodes) 13'10

Saison 2/4 : Le confinement
(7 épisodes) 35'30

Saison 3/4 : Les Arts Incohérents
(6 épisodes) 26'53

Saison 4/4 : La dialectique sans synthèse
(5 épisodes) 22'15

Renversements (9'05 - 2020) /

Pauliina Salminen (Finlande - France)

Une chorégraphie dans l'espace urbain montre une personne essayant de s'adapter à différentes structures de la ville. A travers ses gestes, elle essaie de créer une interaction avec les murs et les formes bétonnées. Elle observe des fissures et des reflets comme si elle cherchait un passage de l'autre côté. Le mouvement du corps se confronte aux éléments de la ville, les questionne et les détourne. Le corps défie la gravité puis se déplace au milieu subaquatique où tous les repères disparaissent. Perdu ou libre, on ne sait plus si la personne cherche à retrouver la surface ou à aller vers des profondeurs. Chorégraphie Sheherazade Zambrano Orozco, musique EricM.

Informations pratiques

L'équipe du festival

Samuel Bester à la régie générale / scénographie / bande annonce
Jako Blanc en grand Maître Queux
Juliette Dulcamara & Ali Farag en soutien à l'équipe
Wilfried Legaud à la Conception graphique
Marc Mercier, assisté de Samuel Bester (pour l'exposition) à la Direction artistique
Naïk M'sili pour la direction de production / traductions
Tiffanie Taveau en charge des relations aux publics

Le chemin vaut plus que la destination

Nous rendons ici un hommage aux personnes qui se sont mobilisées bénévolement en amont et pendant le festival dans les missions concourant à la mise en œuvre du festival dans toutes ses dimensions: réflexion, communication, intendance, régie, accueil et hospitalité... : Sara-Lou Berthelot, Ella Carrara, Nadège Cormier, Yann Gicquel, Chantal Maire, Vincent Makowski, Emilie Marchand, Gabriel Mattei, Lola Mercier, Marine M'Sili, Sophie Poulard, Gatien Rimbault, Adèle Werner. Merci aussi à Capucine Carrelet, Pierre Carrelet, Elisabeth Grech et à Yasmina Zidi pour sa photo de l'affiche

Caméra

Ne vous étonnez pas si de jeunes gens muni-e-s d'une caméra et d'un micro sillonnent parmi vous, ce sont certainement des étudiant.e.s de l'Université Aix- Marseille "Master Écritures documentaires" qui réalisent des documents vidéo sur le festival, accompagné.e.s par Jean-Michel Perez.

Arigatô, Thanks, Danke, Gracias, Grazie, Obrigado, Hvala, Faleminderit, Köszönöm, Takk, Dzieki, Diky, Selamat, Tesekkurler, Asante, Dankie, Aitäh, Kiitos, Bedankt, Pateiciba, Grazzi, Multumesc, Go raibh maith agat, Multumesc, Eskerrik asko, Dekuji, Mèsi, Choukrane, Doumoarigatou, Va multumim, mèsi, terima kasih, rahmat saga, shnorhakalut'yun, mahalo, kyaayyjuutainpartaal, merci...

Ce festival n'existerait pas sans l'aide inestimable des artistes et des ami.e.s que nous voulons remercier tout particulièrement. Mille fleurs à tous les specta(c)teur.rice.s qui nous accordent leur confiance, à toutes celles et ceux que nous ne citons pas ici mais qui savent...

Les 34es Instants Vidéo sont une production de l'association des Instants Vidéo Numériques et Poétiques qui bénéficie du soutien de la Ville de Marseille (DGAC), du Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône (CD13), du Conseil Régional SUD, du Ministère de la Culture (DRAC-PACA).

Nous bénéficions aussi du soutien de la Friche la Belle de Mai et remercions chaleureusement les équipes techniques, accueil, entretien, exploitation, production de la Friche qui nous ont aidé à réaliser ce projet.

Merci aux médias (journaux, revues, télévisions, radio) qui accompagnent nos actions et au REF (Réseau Euromed France), la Ligue de l'Enseignement 13 et Territoires Solidaires, dont nous sommes membres actifs.

L'art peut s'apprécier sans argent, mais pas sans désir

Les entrées à toutes les propositions du festival (expositions, projections, performances) sont coûte que coûte gratuites, libres, libertines, libertaires... Vous aurez amplement payé de votre personne en offrant aux artistes votre écoute, votre regard, votre attention critique, vos doutes forcément pertinents, votre énergie nécessairement combative, votre insolente bienveillance...

Une démarche solidaire et durable

Le festival s'est engagé depuis plusieurs années dans une démarche attentive solidaire et durable : un choix de fournisseurs de proximité et responsables, le tri des déchets, la réduction de l'empreinte environnementale (transports doux ou en commun), une communication raisonnée et un imprimeur vert. Nos engagements en matière d'écologie font partie d'une démarche plus globale en faveur d'un développement humain durable, tel que défini par Jean-Michel Lucas, maître de conférence en sciences économiques et activiste des politiques culturelles : « Certains veulent fêter le dixième anniversaire de la marchandisation de la culture dans la convention Unesco sur la diversité des expressions culturelles. Ce glissement vers un idéal marchand est regrettable quand l'enjeu est et doit être le développement durable humain ! C'est ce que je voulais rappeler à l'Organisation internationale de la Francophonie à l'occasion de la conférence de Bamako. Le développement durable humain ne doit pas être trahi par les manipulations des industries culturelles qui ne s'intéressent qu'à la « diversité des expressions culturelles » et se moquent bien des enjeux politiques

de la « diversité culturelle ». En période de lutte contre la barbarie, c'est une faute politique lourde. » Essayons donc de mieux faire société ensemble dans cette cité poétique qu'est le festival.

Visite du festival et des expositions

Tous le festival est accessibles aux personnes à mobilité réduite. Nous mettons tout en œuvre pour vous réserver le meilleur accueil. N'hésitez pas à prendre contact avec nous pour préparer votre visite. Accueil des groupes et visites dialoguées (gratuit) : pour préparer et réserver votre créneau, contactez Tiffanie Taveau / 04.95.04.96.24 publics@instantsvideo.com

Pour nous RE-joindre

Friche Belle de Mai
Entrée piétons :
41 rue Jobin - 13003 Marseille
Bus : lignes n°49 et n°52 arrêt Belle de Mai La Friche (à partir de 20h : bus 582, départ station Canebière-Bourse toutes les 40 min. Dernier départ de la Friche vers minuit.) Borne vélo 2321 face à l'entrée
Entrée voiture et Parking : rue François Simon - 13003 Marseille

Avis de passage

Manuel à l'adresse des publics et de celles et ceux qui seront plus tard à la manœuvre du bateau ivre des Instants Vidéo. Mode d'emploi pour faire le portrait d'un oiseau-festival Peindre d'abord une cage. Attendre que l'oiseau arrive (oiseau-lyre ou oiseau-ire, c'est selon le vent) Puis effacer un à un les barreaux Alors vous arracherez tout doucement une plume de l'oiseau et vous esquissez un festival à tire d'aile. Ensuite faire un appel aux artistes voltigeurs à ciel ouvert Grapher quelques orientations à perte de vue.



Angelus Novus / Paul Klee
Coup d'oeil rétrospectif - Comme quoy Messer Satanas sortant du Sabbat cerchoyt de l'oeil une âme qu'il croyait avoir oubliée / Gieffe

Un détour sous une lune géante

Pour m'acheminer vers cette édition spéciale, des 34es Instants Vidéo, j'ai dû faire avec une poignée de complices un détour par le chemin de l'exil (entre Banyuls et Portbou) du poète-philosophe Walter Benjamin.

Dès que Hitler accéda au pouvoir, en mars 1933, Walter Benjamin quitta l'Allemagne pour un exil définitif. A Paris, Ibiza, Sanremo, Svendborg où il fut à plusieurs reprises l'hôte de Bertold Brecht, il mena une vie errante et souvent précaire, jusqu'à cette nuit de 1940 où, muni d'un visa pour les États-Unis, il fut arrêté par la police à Portbou et se donna la mort en absorbant une dose de morphine qu'il gardait depuis son passage à Marseille en réserve pour la dernière extrémité. Pour tout bagage, une lourde sacoche contenant les manuscrits qui devaient compléter son « Livre des passages », disparue à jamais.

En juin 2021, j'entrepris cette traversée des Pyrénées de nuit avec Pierre Carrelet, suivis de jour par Yasmina Zidi et Pascale Pilloni. Cette nuit-là, la lune était au plus près de la terre, exagérément plus grande et plus lumineuse que d'ordinaire. En

marchant sur les traces de Benjamin, j'ai cherché à glaner des morceaux du passé pour percevoir le futur de l'autre côté de la frontière. *L'historien est un prophète*

qui regarde en arrière, disait le philosophe. Son regard de voyant s'allume à la vue des sommets s'estompant dans le passé



Walter Benjamin et Bertold Brecht en exil (1934) : « Celui qui se bat peut perdre, celui qui ne se bat pas a déjà perdu » (Bertold Brecht)

crépusculaire des événements antérieurs. C'est à ce regard de voyant que sa propre époque est plus nettement présente qu'elle ne l'est aux contemporains qui vont du même pas qu'elle.

Avis de passage, un titre (de transport) Passage d'un col, d'une frontière, sous une lune géante, *Moon is the first TV*, disait Nam June Paik, l'inventeur de l'art vidéo.

Toutes les œuvres du festival en construction, je les ai déjà mentalement télédiffusées durant cette traversée nocturne, projections aux étoiles, tête en l'air, semelles au vent.

La poésie est un *avis de passage* que les humains punaient sur des portes closes pour conjurer l'absence. Elle laisse entrevoir qu'une rencontre est toujours possible. Nos vies sont des accumulations de rendez-vous manqués. Il faut s'en remettre au hasard pour que soudain dans l'obscurité, sous la pâle lueur de la lune, une étincelle embrase nos corps. C'est l'amour fou, la poésie ou la révolution, appelez cela comme vous voulez. Ou comme le dit si bien Etienne de la Boétie, *le feu qui me brûle est celui qui m'éclaire.*

Les Instants Vidéo invitent chaque année à entrer dans la nuit. Le soir venu, la nature redevient sauvage. Elle nous éloigne des images domestiquées, comestibles, engraisées auxquelles nous sommes

quotidiennement exposés. Parfois, l'une d'entre elles se frotte au silex de nos vies intérieures et c'est l'incendie joyeux, passionnel, indomptable. Plus rien ne peut être comme avant. Qu'importe la chute si nous avons pu, ne serait-ce qu'un instant, nous envoler. Un jour de 1993, j'ai fondé avec le poète Abdallah Zrika et la chanteuse Touria Hadraoui une Internationale Icariste qui regroupe tous ceux qui n'ont pas renoncé à porter des ailes. Le passage à l'acte amoureux, poétique ou révolutionnaire ne se fait qu'à tire d'ailes.

Paraphrasant le soviétique Lénine, le vidéaste Jean-Paul Fargier déclara que *la vidéo, c'est du cinéma plus de l'électricité*. Rentré à Marseille, flânant rue Paradis, je vis sur une porte un « avis de passage » punaisé par un électricien. La lumière a laissé une trace du passage de la fée électricité. Un jour d'été 1926, le jeune Aleksander Kulisiewicz qui devait croire aux fées, s'électrocuta en tenant à pleines mains deux fils électriques. Il perdit la mémoire. L'hypnotiseur qui sut le guérir lui enseigna une technique de mémorisation. Désormais, il retint tout avec une facilité déconcertante. Plus tard, dans le camp nazi de Sachsenhausen, il mit à profit cette faculté pour garder en mémoire tous les poèmes et les chants que ses codétenus lui confièrent. Après la Libération, agonisant sur un lit d'hôpital, il dicta à une infirmière ces trésors. 716 pages au total.

Cette effroyable beauté tirée de l'enfer grâce à deux fils électriques est l'ultime *avis de passage* d'une humanité qui résiste à l'extinction de ses feux.

En choisissant « Avis de passage » comme titre (de transport) de ces Instants Vidéo, j'entends graver cette puissance qui, à peine plus éclairante qu'une luciole, nous pousse à cheminer malgré tout dans les ténèbres.

Le futur antérieur des Instants Vidéo

C'est par la porte de la lecture que je suis entré dans l'art vidéo : les textes de Jean-Paul Fargier dans les Cahiers du Cinéma des années 1980. J'imaginai les œuvres qu'il évoquait dans les trous de ses mots, les nœuds rythmiques de ses phrases. Je me faisais tout un festival de films invisibles. Le rédacteur en chef d'alors, se nommait Serge Daney. Il comparait son métier de critique de cinéma à celui du *passeur*.

« Passeur, je suis resté au milieu du gué, en attendant que d'une rive ou de l'autre quelqu'un m'appelle ou me tende la main, [...] je me suis mis à donner de la voix et à passer de petits messages, oraux et écrits, pour donner des nouvelles d'une rive à l'autre sans appartenir moi-même à aucune des rives. Ni celle des gens normaux qui consomment les films en rigolant, ni celle des exceptionnels, ceux qui "font", les artistes, et dont l'expérience finira par prouver qu'ils sont, eux aussi, très normaux... ». J'ai toujours cherché à marcher sur ses pas.

Le chemin de l'exil de Walter Benjamin fut longtemps un passage de contrebandiers et de gens fuyant la répression politique accompagnés par des passeurs. Tout passage est un mi-lieu. Un entre deux où

plus rien n'est négociable. Pas même sa vie. C'est l'endroit du coup de dé. Rien ne va plus. Tout ira bien. Mon métier ? Être aux aguets des électrons libres que sont les poèmes. Les aider à passer, même si je ne connais le chemin qu'approximativement. Lisa Fittko, qui fut la guide de Walter Benjamin sur son chemin de l'exil, n'avait alors encore jamais fait la traversée.

Itinéraires sans carte d'un bateau ivre

1988. Manosque. Nous étions trois. Anne Van den Stein, Chantal Maire et moi. Nous avons gréé *le bateau ivre* des Instants Vidéo. Nulle destination préétablie. Voguer sur les ondes des arts vidéo avec à bord des équipages dansant sur les flots. Revenir chaque année à bon port (le festival). Partager les fruits de nos illuminations. C'était simple comme bonjour. Enfin, je me souviens que *bonjour* quand j'étais enfant, ce n'était pas si simple. A la dame, au monsieur. Le dire était tout un monde, parfois. Toujours eu un problème avec le dire mondain. Les mots en vogue font l'air du temps. A les employer, on devient un moulin à vent. Il a donc fallu apprendre à dériver. Se mettre à pied d'œuvre.

Les vidéo-poèmes-opéra de Gianni Toti furent les courants qui longtemps orientèrent mes traversées, tressant les épopées des langages depuis le futuriste Velemir Khlebnikov jusqu'à Nam June Paik, des révolutions depuis l'Octobre rouge jusqu'aux Indiens du Chiapas. Cependant, je n'ai cessé de gréer d'autres mâts, allant de la révolution libertaire espagnole jusqu'aux Situationnistes, du *Traité de l'amour* d'Ibn Arabî jusqu'à la poétesse des amours libérées Louise Labé.

Je naviguais à je ne sais combien de nœuds avec pour point de mire l'accélération de l'histoire de l'art vidéo

quand, soudain, j'ai commencé à me rendre compte que j'approchais de l'inaccessible. J'ai alors appris à devenir lent.

Dans le sillage de Rimbaud

2004. *De criardes créatures* (politiciennes) nous ayant pris pour cibles, nous dûmes désamarrer du pays de Giono et réfugier nos rêves à Marseille. Nouvelle terre d'ancrage et piste d'envols. Des arcs-en-ciel tendus comme des brides, nous avons multiplié les horizons jusqu'aux Amériques, Asie, Moyen-Orient, Maghreb, Afrique... L'art vidéo, comme des écumes de fleurs, berçaient nos dérives et d'ineffables vents nous ont ailés par instants. Nous ont télés (vision) par instants vidéo. Nous avons une ex-île (Manosque), nous fûmes depuis lors en exil (Marseille).

2018. Précipitations. Mais au sens météorologique du terme. Les Instants Vidéo ne pouvaient plus maintenir quelque cap que ce soit quand la mer avale négligemment des corps arrachés de leurs contrées avec la tenaille d'une misère galopante. L'art vidéo, un art contemporain des migrations cruelles.

Après trois décennies de navigation à contre-courant de la culture de plaisance, je me suis soudain senti bateau perdu sous les cheveux des anses, jeté par l'ouragan des replis identitaires, sécuritaires et gestionnaires dans l'éther sans oiseau. *Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles, millions d'oiseaux d'or, ô future vigueur ?* Happé par un courant sous-marin surgi du plus profond de ma carcasse, ô que ma quille éclate ! *Ô que j'aille à la mer !* J'ai décidé de plonger dans des eaux inexplorées.

En rupture de ban du ON (le discours dominant, impersonnel), des Seigneurs contemporains (on appelait « aubain »

l'étranger non naturalisé dont le Seigneur recueillait les biens à sa mort, - la belle aubaine ! - Aubain vient du francique aliban, d'un autre ban), et de moi-même (nos pires ennemis : nos habitudes, nos savoir-faire, nos connaissances), je décide d'inventer un nouveau mode de navigation.

Ne plus fixer un cap au festival des Instants Vidéo, une idée portuaire vers laquelle devraient converger toutes les œuvres comme des bateaux de loisirs. Ne plus professer sa foi en l'art comme salut nous guidant vers l'émancipation.

Devenir poète mécréant. *Mécréer*, disait Fernand Deligny. Larguer toutes mes idées reçues ou acquises concernant l'art, les images, la tenue d'un festival... Penser avec ses mains, avec son corps. Ce dernier étant composé à 80 % d'eau, oser chavirer dans l'inconnu de soi-même. Devenir hydrophile : amoureux des eaux tumultueuses.

2020. *Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.* Pour la première fois, j'ai entendu mon langage résonner dans le vide. Mon radeau radote. J'ai vu notre embarcation devenir frêle face aux récifs d'un monde de plus en plus féroce. *Je ne puis plus, baigné de vos langues, ô lames, enlever leur sillage aux porteurs de mauvaises augures marchandes, ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes, ni nager sous les yeux horribles des pontons.*

Sur la nef des Instants Vidéo, je me suis soudain senti à l'étroit. J'ai vu l'horizon de mes rêves se réduire comme peau de chagrin. Il faut à nouveau prendre le large. Pour évoquer ce qui a animé sa démarche pour réaliser sa vidéo *Marée*, l'artiste Sandrine Reisdorfferz m'a offert ces

mots extraits du *Moby Dick* de Melville prêtés à Ishmael auxquels je m'identifie pleinement :

“Quand je me sens des plis amers autour de la bouche, quand mon âme est un brumeux et dégoulinant novembre, quand je me surprends arrêté devant une boutique de pompes funèbres ou suivant chaque enterrement que je rencontre, et surtout lorsque mon cafard prend tellement le dessus que je dois me tenir à quatre pour ne pas, délibérément, descendre dans la rue pour y envoyer dinguer les chapeaux des gens, je comprends alors qu'il est grand temps de prendre le large.”

Passer la main à de nouveaux équipages. Aller voir ailleurs (si j'y suis) ce que je n'ai jamais su percevoir. Esquisser de nouveaux possibles. D'ici là, tout léguer, tout larguer, me délester, et me délecter de ce qui reste d'écumes dansantes sur le pont.

2021. Penser les passages avec son corps. Pas de tours de passe-passe pour franchir le col d'une montagne ou d'un utérus. Passage interdit sans le désir de vivre, d'en découdre avec les faux-plis des idéologies et de ce que ON attend de nous.

J'ai voulu de ce festival en faire tout un monde, un *mundus*. Les Étrusques appelaient *mundus* un espace circulaire qui dans chaque ville était entrebâillée trois fois par an pour faire communiquer le monde souterrain des morts avec celui des vivants. Ainsi ils habitaient le point de passage entre le passé et le présent, les morts et les vivants. Cette ouverture bouleverse la façon dont nous nous représentons tous les dehors et tous les dedans. Réversibles. Il faut *dedansifier le dehors*, disait Giorgio Maganelli.

Je voudrais que ce festival, édition spéciale, soit le plus beau des *mundus*, qu'il laisse à peine entrebâiller les portes du passé pour que son devenir soit densifié d'enthousiasme. Tout passage vers un avenir désirable, nécessite d'actionner des clés passionnelles : l'amour (fou), la poésie (déliquante) et la révolution (ici et maintenant). C'est beaucoup demander, mais c'est la moindre des choses. Ce sont les moindres gestes qui donnent à ressentir que rien ne fut jamais aussi intense que ce que nous sommes en train de vivre. Gestes qui (ré)gèrent. Qui font naître avec. Qui donnent des ailes à la pierre même. Qui donnent à l'homme sa véritable dimension, la démesure. Impossible de passer, sans un coup de folie. Jamais un coup de folie n'abolira la passion. En arabe, *az-zahr* c'est le coup de dé heureux, mais aussi le bourgeon d'une fleur. Ne pas renoncer à porter des ailes, même si nous avons le cœur gros de toutes nos blessures, de toutes nos déceptions.

Les tempêtes intérieures

Le *mundus* entr'ouvert, les fantômes s'en donnent à cœur joie. Le bateau ivre des Instants Vidéo n'est pas seulement envoyé valdinguer par les lames de fond des contextes politiques mortifères, mais aussi par des tourmentes intérieures.

J'ai fait un mauvais rêve. Je grimpe au mât du bateau ivre scrutant l'horizon. Je m'écrie que ce festival sera le plus beau de toute notre histoire comme si j'apercevais au loin les terres prometteuses d'Uruguay : *Montevideo, Montevideo ! Ici naîtra le poète Lautréamont. Nous clamerons les chants de Maldoror.*

Soudain, jaillit un banc de poissons qui venus tout droit des abysses s'écrient : *Non,*

la terre où vous accosterez ne sera pas telle que vous l'imaginez, mais chemins épineux et terre aride, et envahie de nimbos obscurs. Je m'écrie : *Maldoror. J'ai mal à mon aurore.* Mon hurlement (en faveur de Lautréamont) me réveille en sursaut. Les passions ne peuvent s'accorder à la défaite du désir. En poésie comme en amour.

Mon oreille perçoit du fond de ma chair l'adagio du Quintet op. 163 de Schubert où le *pizzicato* (les cordes du violon vibrent sous les doigts) intervient chaque fois pour interrompre la phrase mélodique que le violon n'arrive pas à mener à terme.

Le *pizzicato*, c'est la poésie qui vibre au point du renoncement de la pensée quand elle approche au plus près d'une vérité, d'une beauté, d'un amour fou. Vais-je réussir à gréer cette 34e édition des Instants Vidéo ?

Tempête dans un verre d'eau ? C'est autrement plus compliqué à réaliser qu'en pleine mer. D'ailleurs on n'en a jamais vu des tempêtes dans un verre d'eau, pourtant on en parle. C'est comme pour les images, tout le monde en parle sans trop savoir ce qu'est cette chose. Des savants les dénotent, les connotent, broutent des significations à tout bout de champ.

L'art vidéo est pratiqué par des gens qui n'en croient pas leurs yeux de ce qu'ils voient. Ils ne pensent pas les images avec leur panse. Le dernier film de Adriana Amodèi le confirme : *Oltre il visibile (au-delà du visible)*. « L'image, voyez-vous,

n'est ni quelqu'une, ni quelque chose, dit Fernand Deligny. Elle est *mouvement*, cinéma, mouvement qui, à vrai dire, ne se voit pas, qui n'est que d'être créé par qui voit les images immobiles se succéder. »

Faire de ce festival le plus beau de tous, c'est vouloir aller jusqu'au point du renoncement à aller plus loin, car au-delà de ce point on chute dans le trou du *mundus*. On n'est plus alors dans l'entre, sur le seuil. Point d'équilibre où l'on ne tient que mû par les brises du désir.

L'embarcation chavire. Ce n'est pas une raison pour ne pas se prendre pour Icare, battre des ailes vers le soleil malgré la possibilité de la chute. Mettre les voiles pour attirer le vent du large. Il arrive parfois qu'en pleine mer un oiseau vienne se poser sur le mât d'un radeau à la dérive. Alors il

devient cerf-volant. Je me *vaill* que *vaill*. Rendu sur le pont, ailes déployées, la réalité rugueuse à êtreindre.

L'oiseau en question est un ange de l'histoire

Chaque édition des Instants Vidéo est

un préambule ou un postlude d'un festival manquant. Ou une esquisse de ce qu'il aurait pu être. Ou bien, cet oiseau qui trace dans le ciel et que je voudrais attirer sur le mât de notre navire. Il ponctue l'azur de points d'interrogations. L'oiseau en question qui, s'il croise le festival, ne se posera jamais sur une réponse définitive.

L'oiseau en question, cette année se nomme Walter Benjamin. Oiseau de malheur, il a senti avant tout le monde



Varsovie 1943 (Photo courtesy United States Holocaust Memorial Museum) / Paul Klee (L'Ange de l'Histoire selon Walter Benjamin)

le vent tourner. Comme *l'Angelus Novus*, une aquarelle de Paul Klee qui devint *son ange de l'Histoire*, horrifié par ce qu'il voit, avance à reculons, poussé par le vent du progrès. Il décide de fuir. En 1940, pour un juif, fuir est synonyme de courage. Il se procure à Marseille un visa pour les États-Unis et de la morphine au cas où. A un ami, il déclare : *Nous vivons le nadir de la démocratie*. Nadir, le point le plus bas, à l'opposé du zénith. Aujourd'hui, nous n'en sommes pas encore là. Mais le soleil décline à vue d'œil. Il nous confie : *La tradition des opprimés nous enseigne que l'État d'exception dans lequel nous vivons est la règle*.

Plus le temps de philosopher. Il faut aller à bon port, en Espagne. Passer clandestinement pour sauver sa peau, et plus encore des manuscrits du *Livre des passages*. A Banyuls, il frappe à la porte de Lisa Fittko. Une drôle de guide, elle n'a encore jamais parcouru le chemin de contrebande qui franchit les Pyrénées jusqu'à Porbou. Drôle de fuyard, cœur malade, une serviette trop lourde, corps fatigué.

La fin de l'histoire est connue, Walter Benjamin se suicide quand il apprend qu'il sera réexpédié en France. Les manuscrits auxquels il tenait plus qu'à la prune de ses yeux ont disparu. Il était alors minuit dans le siècle. Aujourd'hui, sur le col ont été installées des barrières électriques pour freiner la marche des migrants venus d'Afrique. Quelle heure est-il dans notre siècle ? Quel leurre nous aveugle ? Sur le chemin, Benjamin aurait pu croiser un anarchiste espagnol fuyant Franco en criant *No pasaran !* Anges déchus. Chacun fuyant son fascisme. Passage à double sens. Une cause commune ne fait pas sens commun.

L'expérience du trou et de la trace

4 août 2020, une explosion ravage le cœur de Beyrouth. Un nouveau corps de ville fait de décombres, ... *comme un souffle jeté dans un trou, se dilate puis se dissipe...*

A Breath into a Hole, une vidéo du libanais Charbel Samuel Aoun. Des mains creusent l'espace décomposé et plantent des *Aloe Arborescens*. Habituees des climats rudes, elles tonifient les défenses immunitaires. Connaissances expérimentales transmises de génération en génération. *Mort, la vie te guette !* Les poèmes offrent un asile aux enfants perdus de notre époque, dans des villes sans rues, des maisons sans murs, des sourires sans lèvres, des espoirs sans lendemain, des héritages sans testament, des bouquets sans bras pour les offrir. Ce film transmet un geste autour d'un trou. Où sont les images ? Au trou. Ailleurs, là où on ne dit pas ce qu'elles sont.

Le cours de l'expérience a chuté, dit Benjamin. Il semble bien qu'il continue à sombrer indéfiniment. Comment transmettre la flamme qui m'anima trois décennies durant pour maintenir vivace le brasier des Instants Vidéo ? Comment maintenir vivante la trace de l'expérience vécue (*Erlebnis*) ? Comment ne pas la laisser s'étioler à trop se frotter contre les mots d'une expérience incommunicable (*Erfahrung*) que je voudrais aussi transmettre ?

Laisser sa trace, un avis de passage sur la porte des Instants Vidéo, qui ne se substituera pas aux autres traces laissées par tant de pas connus ou anonymes. Que dire, que montrer de l'expérience de la traversée des Pyrénées ? Comment expliquer que d'avoir cheminé, parcouru, serpenté en quête des traces de l'exil de Walter Benjamin, j'allais aussi à la rencontre du *chemineur* de la langue que

fut Arthur Rimbaud qui, semelles au vent passa aussi les frontières du Sud avant de revenir mourir à Marseille une jambe amputée ? C'est peut-être cela une image, cheminer en boitant sur le sentier des regards.

Comment, dans ces conditions-là, une image peut-elle rendre compte d'une expérience, si elle est toujours la part manquante de ce que l'on voudrait montrer ? Comment traduire l'expérience du cheminement qui a permis la rencontre avec des œuvres, un désir de les accueillir durant le temps du festival ? Il faudrait établir des cartographies qui montreraient les parcours, les lignes d'erre, les contours, et visualiser comment à un moment donné certaines lignes se croisent, se choquent.

Comment un film percute une image que j'avais déjà en moi, oubliée. Des images, nous en avons plein la tête qui persistent, mais pas seulement dans le cerveau. Deligny dit qu'elles *doivent se promener comme des esquilles de ferraille dans la chair d'un ancien combattant*. Nous en avons plein le corps, les muscles, les tendons... Si nous devons les traduire, les accrocher à un mot, il faudrait peut-être procéder en empruntant des voies déroutantes. Par exemple, si je me demande comment traduire Rimbaud en anglais ? Je dirais : *rainbow*, arc-en-ciel. De là, se forme en moi l'image du choc de la pluie (ou des larmes) et du soleil (de la joie). C'est peut-être cela la fameuse image dialectique née d'un choc dont parle Walter Benjamin.

Rimbaud - Benjamin, tous les deux cherchaient cet état entre le rêve et la pleine conscience, l'éveil, ce seuil où les sens peuvent se dérégler, mais où on peut quand même fixer des vertiges.

L'œil de la caméra et des éclats d'humain sur le chemin

Cheminer en quête des traces d'un homme de passage et voir venir ce que l'œil seul ne peut percevoir. Corps aux aguets. Saisir ce qui se passe quand les muscles fatiguent, quand le souffle vient à manquer. Voir virevolter des éclats de soi-même se mêler aux feuilles, aux troncs, aux cailloux, aux gromements des animaux.

Benjamin vantait l'improvisation à condition qu'elle soit préparée. La disponibilité n'est pas innée. D'abord, constituer un réseau solidaire. Pour le projet de la marche sur le chemin de Benjamin, nous serons six. Un groupe (Pierre Carrelet et moi) partira de nuit. Le second (Pascale Pilloni et Yasmina Zidi) de jour. Le troisième (Chantal Maire et Capucine Carrelet) restera aux aguets téléphoniques de nos pérégrinations, depuis Martigues. Tout passage demande un peu de courage et beaucoup d'amis. Pour ne pas subir les contraintes, il faut les choisir. Choisir les entraves à sa marche. Alourdir son sac, un livre de Benjamin, une caméra pour *camérer* (dirait Fernand Deligny), car c'est l'outil qui donne le verbe d'action comme marteler ou hacher. Mieux, pour *camerrer*, saisir des images et des sons au petit bonheur la chance. A l'aveuglette. Avec une caméra vidéo, nous dirons *vidérer*, ou *viderer*.

Mais surtout, libérer les images du *goût du jour*. Opter pour le goût de la nuit. S'aventurer sous la lune aux heures où la peau et les oreilles prennent le dessus sur l'œil, où ne persistent que le paysage de nos propres tracés sur le chemin. Tâtonner jusqu'à saisir le point aveugle du chemin d'erre des exils.

A mi-chemin, une source. Lisa Fittko la passeuse raconte que Benjamin s'est reposé ici. Nous nous sommes assoupis. Des animaux grognaient non loin. J'ai fermé l'œil. Je l'ai ouvert. Faut-il continuer ? C'est Henry David Thoreau : *Il est vain de s'asseoir pour écrire quand on ne s'est jamais levé pour vivre.*

Non loin, parmi les arbres noirs, deux yeux brillent, des feuilles crissent, des branches craquent. Nous restons figés. Puis le silence. Nous reprenons la marche. Façon de parler. C'est elle qui nous prend. Un genou me fait mal. L'image des deux yeux dans la nuit habite mes orbites. Traquer les images comme une bête. C'est bête une image, ça ne dit rien, ça erre, ça trace. Au bout du chemin, il n'y a pas de bout. Portbou. L'hôtel où Benjamin se suicida le 26 septembre 1940 trois mois après le décès de Paul Klee (29 juin), le peintre de son ange de l'histoire. Visite du cimetière. Sur une stèle, il continue à nous alerter : *Il n'y a pas de document de culture qui ne soit aussi un document de barbarie.* Nous sommes culturellement pétris par les formes livrées par les vainqueurs de toutes les guerres militaires, sociales, sexuelles, raciales. Nos corps mêmes sont des documents ambulants de barbarie. Notre langage. Les images que nous produisons et communiquons. Il conviendrait enfin d'admettre que la fonction primaire de la communication est de faciliter les asservissements. Les mots sont toujours d'ordre, à moins qu'ils ne bégaiant. Les images qui ne font pas tapisseries restent tapies dans les fourrés de la mémoire.

Un festival à dérober

Comment faire malgré tout un festival d'images quand bêtes elles n'ont rien à dire, et que loin des yeux elles guettent l'instant d'apparaître furtivement ? L'image, c'est ce

qui ne se voit pas. C'est comme le *désir*. Le moins qu'on puisse faire, c'est l'écrire sur le tableau noir du ciel, alors *désir* devient *image*. C'est le *vidéastre* Richard Skryzack qui m'a fait penser à cela. Comme une bête sauvage, si on ne la voit pas, on peut l'entendre. Mais c'est une éternelle mal mariée, elle ne s'entend ni avec celui qui la fabrique ni avec celui qui la montre. Elle n'en fait qu'à sa tête. Pendant trois décennies, je m'entendais bien avec elle. Cela signifiait que j'entendais ma voix, pas la sienne. J'ai toujours trouvé suspect un homme qui dit qu'il s'entend bien avec sa femme. Il ne l'a donc pas encore écoutée. Chaque année, le festival fut un peu comme une cérémonie de mariage où tout le monde feint de bien s'entendre avec les images.

J'ai donc décidé de faire un festival qui dé-marie. La mariée image s'est dérobée, du coup personne ne la reconnaît sans sa tenue immaculée. Rien ne nous empêchera de faire quand même la noce sur le bateau ivre des Instants Vidéo. On verra bien où ça mène la dérive. Deligny disait *camérer* pour faire autre chose qu'un film, un je-ne-sais-quoi. Moi, je vais *festiv-aller* je-ne-sais-où.

Deligny est allé voir si le verbe *camérer* qu'il venait d'inventer était dans le dictionnaire, du coup il aurait pu trouver comment nommer celui qui *camerre*. Des noms s'y approchent.

Le *camérier*, celui qui garde la chambre du pape. Ah, on reconnaît bien là certains réalisateurs ou commissaires d'exposition, des gardiens du savoir, car le pape il en sait plus que nous, croit-il, sur les hommes et le monde, la vie et l'amour, sans parler de l'art, le Vatican en regorge.

La *camériste*, celle qui est aux petits soins pour la princesse. Le public, qu'il

faudrait caresser dans le sens du poil. On fait comment avec les épilé(e)s ? On les efface ? Épiler ou effacer, c'est comme pile ou face. Jeu binaire. C'est peut-être pour cela que les Indiens Achés, les « vraies personnes », n'allaient jamais au cinéma et restaient dans leurs forêts au Paraguay. Comme ils avaient peur de redevenir des animaux, ils s'épilaient scrupuleusement. Les colons les baptisèrent les *Guayakis*, les rats féroces, ça fait image, puis ils les exterminèrent.

Faute de mieux, nous opterons pour *camerrant*. Ou *viderrant*. Donc je suis un *festiv-allant*. Flâner dans les images sans intention, dénicher des passages qui mènent d'une œuvre à une autre. Tant pis si ça ne dit rien de ce que l'on attendait qu'elles racontent. Tant mieux si ça grince, couine, s'entrechoque. *Festiv-aller*, c'est pas un boulot de camérier ni de camériste qui savent bien se conduire avec les autorités (les papes et les princesses) qu'ils servent, non, il faut de la démence, de la furie et de l'inconduite, si non pas d'affolement des sens et des neurones, pas de vertiges, pas de passion.

Festiv-aller de ci de là, ça se fait sans scénario ni projet. Juste un canevas. De l'ancien picard *canevach*, du chanvre : une grosse toile claire et à jour qui sert de fond aux ouvrages de tapisserie à l'aiguille. C'est plus ouvert qu'un scénario, car il faut des trous, par où les images peuvent arriver. Une langue chanvre, trouée, c'est la poésie.

Puisque nous sommes entre les mailles du filet dictionnaire, restons-y, le mot vidéo est compris entre vide et vide-ordure. L'éminent kabbaliste Abraham Aboulafia (1240 - 1291) qui intéressa Walter Benjamin, dit que l'art, c'est le cri du néant. L'art vidéo, ce sont des images-cris situées entre le vide et le trop-plein du langage.

(J'ouvre une parenthèse. Celui qui m'a transmis ces mots de Aboulafia se nomme Michel Pilloni. Pendant que j'écrivais ce manuel, il est mort. Soudain. Il en sait désormais plus que moi sur le néant. Il a laissé un trou dans ma page. J'écris et je crie autour.)

Festiv-aller, c'est donc *canevasser* parmi les trous, les vides et le langage qui voudrait toujours avoir le dernier mot. Après le dernier mot, à nouveau le vide. Donc, c'est composer avec des images-cris de fil en aiguille, un métier de mercier. Glaner des films d'ouvertures qui ne soient pas des bouche-trous, qui ne flattent pas la princesse (le public). Le futuriste russe David Bourliuk, qui n'en pouvait plus des tsars et des tsarines, donnait des *giffles au goût du public*. Stade supérieur du respect. *Festiv-aller* là où nul ne t'attend. Au tournant, peut-être, car il faut *méandrer* parmi les trombes, les ressacs et les courants.

Ouvrir des passages

Pour faire un festival *canevassé* (et donc pas *cadennassé*), il faut des films d'ouvertures, avec des trous qui ne soient pas de mémoire, mais d'oubli. Des images qui ne soient pas traitées comme des esclaves bonnes à tout dire. Quand j'étais enfant, les dimanches pluvieux j'allais soit aux escargots, soit au cinéma et peu importait le film. Parfois, je tombais sur un escargot mort, la coquille qui a dû se vider était remplie d'eau et de tout et de n'importe quoi. Souvent, les images sont elles aussi gorgées de significations qui disent tout et n'importe quoi. Elles sont clôturées, saturées de symboles. Les festivals sont trop souvent des gardiens de troupeaux d'images clôturées de fils électriques symboliques, des fois qu'un spectateur viendrait à s'approcher de trop

près et déceler le subterfuge. Les Instants Vidéo doivent accueillir des images de passage, migratrices, avec des ailes sans sens obligatoires. (Interlude, je suis en train de rédiger un manuel du festival à l'usage des *festiv-alliés* (spectateurs et organisateurs) quelque peu pataphysicien, qui donne des solutions imaginaires à des problèmes que personne ne se pose. La poésie détourne les images qui coupent court. Elles se passeraient bien du langage pour atterrir sur la piste de nos iris si nous n'étions pas regardant sur le sens qu'elles transportent. Le bon sens a bon dos, il interdit le face à face. Peut-être qu'au bout du compte, ce manuel n'est qu'une tentative de prendre en main des images qui, détournées, n'atterrissent nulle part, en quête d'un asile. Images migrantes et asilées.)

Festiv-aller vers un passage. Tous les festivals dignes de ce nom offrent à leurs visiteurs un film de clôture. Des clôtures (électriques), il y en a au passage du col du chemin d'exil de Benjamin. Passage interdit. Il faut donc terminer ce festival par un film d'ouvertures vers de nouveaux possibles. Tous les oiseaux migrateurs aiment se poser sur des fils électriques, comme ce film : *Common Birds* de Silvia Maglioni et Graeme Thomson. Une adaptation des *Oiseaux de Aristophane*. D'une pièce de théâtre, un film est tiré. Tirer vient de l'ancien français *martiries*, torturer. On torture quelqu'un pour en tirer quelque chose. La vache pour en tirer du lait. On a endetté le peuple grec pour en tirer profit. C'est pour cela que la première partie du film fait grise mine. Deux Athéniens endettés fuient la cité. Passage à la couleur quand ils abordent la forêt où nichent les oiseaux. L'un des deux est en demi-teinte, il propose aux damnés du ciel (les oiseaux), pour les protéger de la cupidité et de la cruauté des hommes,

nos vieilles lunes (construire des murailles sécuritaires). L'autre opte pour l'abandon des sales petites manies gestionnaires de la modernité et adopte les mœurs et langage ancestraux des oiseaux. Mais est-ce vraiment un langage ce qui sort du bec ? Peut-être pas plus que les images. Un mode de pensée. Une pensée trouée comme une flûte. Les notes manuscrites que transporta Benjamin pendant sa fugue devaient être trouées, c'est pour cela qu'elles se sont perdues en route. Passage à l'acte poétique. Cependant dans le film, le langage des oiseaux n'est pas inhumain, il est sifflé (le *Silbo Gomero*) dans la forêt de Laurisilva des îles Canaries. Langue des résistants contre toutes les occupations. A l'issue du film, il nous faut choisir entre les deux voies et voix des fugeurs, celle du poète ou celle du gestionnaire, celle du contre-temps ou celle de l'air du temps. J'ai opté pour l'échappée belle, cette dernière chance pour maintenir notre humanité sur la frêle branche de la dignité. *Je hais les indifférents*, disait Antonio Gramsci. *Vivre signifie être partisan*.

Où vont les Instants Vidéo ?

Qu'en est-il de *festiv-aller* ? Aller où ? Rimbaud : *Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens*. Devenir étranger dans sa propre langue. L'art vidéo est l'étranger du cinéma et de la télévision. Le poème, du roman. Tout exil implique que quelque part il y ait un asile à offrir pour des films qui déçoivent les institutions culturelles et le marché de l'art, les consommateurs et les savants critiques, les papes et les princesses. J'ai rêvé les Instants Vidéo terre d'asile, îlot de vies grouillantes. C'est fou tous ces films qui ne font pas d'histoires et qui cependant dérangent, *étrangent*. Les œuvres folles sont dérangées. En les diagnostiquant « art contemporain », la société les neutralise.

Le commissaire d'exposition est le gardien qui garantit à la population qu'elle ne sera pas dérangée par ces délires d'images et de sons, ces corps indomptables. Depuis le camp retranché d'un festival, il est facile de rendre responsable de leur marginalisation les institutions ou le public soi-disant ignorant. Alors que l'anomalie, c'est le gardien. Une frontière n'est jamais le problème, c'est le douanier (sauf le grand-père de Fernand Deligny qui était à la fois douanier et responsable de la Fédération Anarchiste des Ardennes). C'est lui qui sélectionne ce qui entre, ce qui sort, ce qui est art, ce qui ne l'est pas. Qu'il agisse seul ou en collectif, ne change rien. Pour être sélectionnées, les œuvres doivent présenter leur pass sanitaire et culturel. *Poètes, vos papiers !* Lev Koulechov fit des films sur papier, Fernand Deligny des films sans pellicule, Rimbaud soudain s'est tu, je me suis mis à rêver d'un festival d'art vidéo sans film. Juste des films qu'on projetterait de faire.

C'est du côté des fous que l'on peut imaginer un festival où le gardien-commissaire-d'exposition ne poserait plus problème. Il était une fois l'asile de Saint-Alban qui accueillit pendant la seconde guerre mondiale outre des fous, des résistants, des juifs et des poètes comme Éluard. Il s'agissait juste de vivre ensemble. Les gardiens (le seuil humain entre le dedans et le dehors) sont devenus des soignants ou des éducateurs comme les autres. De garde-barrières, ils devenaient traits d'union.

Festiv-aller devrait être cela, vivre avec les images sans jugement esthétique ou moral. Glaner dans les films ce qui fait écho en soi, au lieu de récolter ce que l'industrie du loisir culturel commande. Agir en résonance, au lieu de répondre du tac au tac aux significations des œuvres.

Parmi les réfugiés de Saint-Alban, il y avait Denise Glaser farouchement engagée contre le racisme et l'antisémitisme. A la fin de la guerre, elle entre à l'ORTF. En 1963, elle programme la chanson *Nuit et Brouillard* de Jean Ferrat, ce qui lui attira les foudres du pouvoir gaulliste. Licenciée en 1974, elle termine sa vie dans la misère. Mais voici qu'elle surgit dans la trilogie *Mémoires de la télévision* (2021) de Alain Bourges. Une œuvre incrustée de fantômes sortis des ondes hertziennes. N'en déplaise aux élites de la culture, l'art vidéo est fille naturelle de la télévision. Un spectre hante l'art vidéo, le spectre de la télévision.

Passages du désir

Qu'ai-je fait de ma jeunesse durant trois décennies ? Un festival des passages du désir. Cela passa par un refus, non pas des institutions (il n'y a que cela des institutions depuis le café où nous allons chaque matin jusqu'au musée où nous nous rendons parce que les supermarchés font relâche), mais de la prétention à réduire la vie commune à l'ordre institué aussi pavé soit-il de bonnes intentions.

Un jour, quand on n'est pas rentier, il faut bien franchir une porte qui mène à un emploi rémunéré. Je fis le manœuvre sur un chantier. J'ai mis en boîte des raviolis jusqu'au jour où je découvris une phalange plongée dans la sauce tomate, vendu des journaux, ramassé des pommes de terre, fait le pompiste comme le Joseph du *Je vous salue Marie* de Godard par intérêt pour l'essence de toute chose...

Pour échapper à l'enfer du travail avilissant, je suis devenu comédien, metteur en scène puis directeur artistique des Instants Vidéo durant trente-quatre ans. Passage d'un seuil en autodidacte. A la dérive.



Le penchant du désir (Image Jean-Paul Fargier)

En franchissant un seuil, on sent bien que *quelque chose de soi est restée dehors, quelque chose de très vivace, du chiendent*, disait Fernand Deligny. *Il y a comme ça du vivace de quelqu'un qui est toujours resté dehors*. Un jour, tu t'aperçois que la fenêtre s'est refermée, le chiendent ne fait plus frissonner ta narine. Alors, il faut casser la vitre pour se re-trouver. Mais voilà qu'un courant d'air surgit, des chiendents vivaces s'invitent, alors il faut bien qu'une dernière fois tu dresses la table. Et la fête commence. Un dernier festival avant de partir, comme si tu jouais un blues, tant pis si tu joues faux. Tu commences par saluer les fantômes, Gianni Toti, Nam June Paik, et les vivaces qui semèrent tant et tant de graines dans le jardin des Instants Vidéo. Ils sont passés par ici, ils repasseront par là comme le furet du bois mesdames. A force, ils ont laissé des traces indélébiles. Il n'y a plus besoin de gardiens dans ce jardin ouvert et partagé. Le désir seul mène ta barque.

Festiv'aller une dernière fois

Avant tout, une mise en jambes. Ce que passer veut dire. En quête de traces. Sur le chemin de l'exil de Walter Benjamin. Traversée des Pyrénées orientales. Nocturne marche. C'est musical. *Viderrer* sans intention, laisser surgir. Mais quoi ? Depuis septembre 1940, tant de pas ont foulé le chemin. Ceux de Rachel Benitah, un film, *La dernière marche*. Le montrer. Traces recouvertes ou découvertes. A la recherche de la trace perdue, ou du temps. Suivre à la trace un autre que soi-même. Un lieu, un mi-lieu, une aire dont on respire l'air. Quelques éclats de soi-même. Mon genou gauche est douloureux. Comment vont s'articuler les films que je montrerai au festival ? Ils ont cheminé jusqu'à moi. Certains mettent des points sur le i des images. Pour

d'autres, ces points sont des gouttes d'eau prélevées dans un océan de perplexités, qui débordent de tous les vases. Elles m'éclaboussent. Un *PARTI PRIS suite enfin* de Guido Carnaval, *Puisque... Poursuivre le tumulte de la matière* de Pascale Pilloni ou *Des-aillés* de Pierre Carrelet en quête d'un moindre mouvement d'air. Je suis mouillé dans ces affaires-là. Si le public hue, il pensera que j'ai agi à hue et à dia.

A mi-chemin, au col frontalier, une clôture électrique pour freiner le passage des migrants. Tous les exils finissent par se croiser. Dans un sens celui de Benjamin et de tant d'autres indésirables. Dans l'autre, il y eut les Espagnols fuyant Franco. Aujourd'hui, ils viennent d'Afrique ou du Moyen-Orient. L'un pourrait s'appeler Jamel Ibtrewan (anagramme de Walter Benjamin), il viendrait de Syrie comme nous le conte le duo Catherine Vincent que nous entendrons cette année. *L'histoire est comme Janus : elle a deux visages, qu'elle regarde le passé ou le présent, elle voit les mêmes choses*, dit Walter Benjamin.

Un film ou un festival ne sont pas seulement ce qu'ils montrent, mais comment ils ont été fabriqués. C'est rarement le fruit d'une accumulation de compétences. Moi par exemple, je suis incapable de travailler seul. Il me faut lire des livres, écouter des musiques, scruter des images, échanger des idées et des sensations avec d'autres. Mettre en commun ses connaissances et ses doutes. Je pourrais faire comme la mouette qui s'en va se plaindre à Dieu que le vent la gêne pour voler à sa guise. Alors, Dieu a éteint les ventilateurs célestes. Elle s'est écrasée au sol. Les Autres sont mes Éole. Je suis l'ignorant à l'é(c)ole permanente. De toute chose, il faut trouver l'anagramme qui ouvre vers l'étrange et l'étranger à soi-même. Outrepasser ses limites la plupart du temps imaginaires. Tenter de faire

passer par la langue une expérience aux limites de la langue, la poésie.

Prenez n'importe quel tableau. Vous l'accrochez à côté d'un autre. Ce n'est plus la même peinture. La relation change tout, c'est humain. Alors, pensez donc, la vidéo c'est 25 images par seconde. Toute exposition d'installations vidéo est un moteur à explosion de sens. De deux choses l'une, l'autre étant le soleil. Soit, vous êtes un montreur d'ours (en imprimerie, l'ours est l'encadré qui dit qui a fait quoi) et vous misez sur les noms d'artistes pour intensifier l'individualisation de chaque œuvre), soit vous êtes un monteur (un entremetteur - en scène - qui occasionne des accouplements d'images). Il faut alors éviter la consanguinité. Plus c'est bâtard, mieux c'est. Enfants monstrueux et merveilleux des Métamorphoses d'Ovide. Ô vidéo !

L'affiche

Mais s'il n'y a pas de Noms, de stars médiatisées, pour attirer le badaud, pourquoi viendrait-il visiter votre exposition ? L'organisateur doit l'emballer avant. Comme au supermarché, tout est emballé d'avance. Il faut une affiche, même si elle n'a pas de tête. Une image acéphale

qui attire l'œil et le corps. Pas racoleuse, sur la voie publique c'est interdit. Une image qui donne envie d'en savoir plus, de la déshabiller, de la dé-rober. Voir si une vérité s'y niche. Puis, un titre, des mots qui ne sont pas reliés à l'image par une autoroute, mais un gué. Mon métier (à tisser) consiste à se situer à la croisée du visible et du dicible. *Avis de passage* sera le titre. Une image (photographie de Yasmina Zidi) qui affiche un oiseau peint par une main inconnue sur un rocher du chemin de l'exil de Walter Benjamin. Un bras (Pascale Pilloni) l'invite à l'envol, à la fuite, au passage du désir. Ce sont des traces.

L'oiseau ressemble à celui qui s'échappait déjà du trou noir de l'affiche de l'an dernier, composée à partir d'un dessin de Jean-Jacques Lequeu « Il est libre ». Cette répétition indique que la liberté n'est qu'une abstraction tant qu'elle n'est pas mise en acte. Un proverbe rwandais dit que *celui qui n'a pas de clôture autour de sa maison n'a pas d'ennemis*. La pire est celle que l'on a dans notre tête.

C'est le 25 septembre 1940 que Walter Benjamin parcourut ce chemin pour tenter de sortir de la nuit et du brouillard qui s'abattaient sur l'Europe. Quelques jours plus tôt, le 12 septembre 1940, par

hasard, fut découverte la grotte de Lascaux révélant ses chefs-d'œuvre animaliers d'art pariétal datant d'environ 18000 ans. Coïncidence sublime.

Les parois de Lascaux ne sont recouvertes que de représentations animales parfois imaginaires comme la « licorne ». Sauf dans le « puits » où fut esquissée une silhouette humaine morte. Et là, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir à ses côtés un oiseau semblable à celui découvert sur le chemin de Walter Benjamin. Une main inconnue a donc reproduit sans le savoir, cette scène du puits de Lascaux, un volatile et un gisant. Les oiseaux et les humains épris de liberté sont à travers les millénaires entêtés, et d'un coup d'aile brouillent les temps.

Dans son ouvrage *Lascaux ou la naissance de l'art*, Georges Bataille écrit ceci : « Pourrions-nous, entrant dans la grotte, reconnaître le fait qu'en des conditions inhabituelles, nous sommes, dans la profondeur du sol, égarés de quelque manière « à la recherche du temps perdu » ... ? Recherche vaine, il est vrai : jamais rien ne nous permettra de revivre authentiquement ce passé qui se perd dans la nuit. Mais vaine dans le sens où jamais le désir humain n'est satisfait, puisqu'il est toujours une tension vers un but qui se dérobe : la tension, du moins, est possible et nous devons en reconnaître l'objet. Peu nous importerait ce que ces morts nous ont laissé, si nous n'espérons les faire, un insaisissable instant, revivre en nous ».

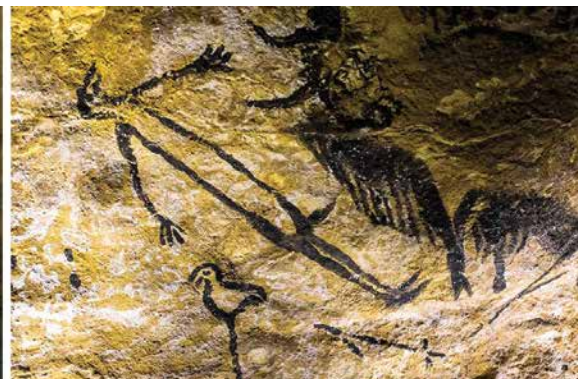
En saisissant cet oiseau migrateur échappé des grottes de Lascaux sur une paroi du chemin de Benjamin, en lui prêtant main tendre pour l'inviter à l'envol (à Lascaux l'oiseau est posé sur un bâton qualifié de « propulseur »), Yasmina Zidi et Pascale

Pilloni, nous invitent à faire revivre en nous des aspirations humaines et animales à toujours chercher les failles qui conduisent vers la liberté depuis la nuit des temps.

Et que la grenade est touchante / Dans nos effroyables jardins (Apollinaire)

Pour faire un festival, longtemps je me suis couché de bonheur en misant sur l'intuition. Puis, j'ai voulu comprendre pourquoi, inopinément, ça passe, le courant passe et transporte les regardeurs-entendeurs-lecteurs.

Parfois, non, ça ne passe pas, le gué est impraticable. Pour un *festiv-allant* mal nommé directeur artistique, c'est un joyeux calvaire de chercher le point de passage entre les œuvres, entre les œuvres et les mots qu'il se doit d'écrire pour EN dire quelque chose quand justement ce « en » est indicible. Il faudrait soi-même devenir image, un être dé-parlant. Le bateau ivre des Instants Vidéo est mal barré. *Festiv-allier* vers où ? Il faut parfois aller y voir de plus près. Le nez dans le brouillard. Quand on ne voit pas plus loin que son nez, on peut se donner des horizons lointains visiblement inaccessibles. Par exemple, *festiv-allier* en quête de la beauté d'un geste éperdu. Cela ne mène pas nécessairement loin, mais profond, dans les bas-fonds. C'est chercher l'aurore dans l'horreur. Comme on n'est jamais bien sûr de ce que l'on voit dans les fonds mouvants, ça ne pourra qu'être esquissé. *Mort, la vie te guette !* (Poème vidéographique en dix esquisses, une ouverture et un épilogue en quête de la beauté d'un geste éperdu). Un film que j'ai réalisé avec Pierre Carrelet. Il devait accompagner le festival de 2020. Maîtresse Covid en a décidé autrement. Il repassera par-là, cette année.



La migration des images de Lascaux au chemin de l'exil de Walter Benjamin

Ces esquisses vidéo tracent le bout d'un chemin de 34 ans d'Instant Vidéo. *Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe*, disait Benjamin. Passer le seuil, le festival va entrer dans une nouvelle ère, aire et errance j'espère. Il ne faut pas seulement qu'il perdure, mais qu'il perdoux. Pour *perdoux*, il faut passer la main (comme une caresse). Encore faut-il que la peau aime. L'onanisme ne transmet rien. Si la peau hésite, il faut en passer par les mots et les images qui laisseront bien quelques traces. C'est quoi la portée d'une image ? Si on n'est pas expert en balistique, on n'en sait rien. Reste la musique. La portée d'une image, c'est la partition sur laquelle elle s'inscrit pour être transmise.

La portée des images et des sons

Le maître de la portée des images, c'est Michele Sambin, le pionnier de l'art vidéo italien. Il ne sait pas faire d'images autrement qu'en musique. Coupez le son, les images s'éteignent. C'est pas comme dans les casernes où les militaires à l'aube se réveillent au son du clairon. D'ailleurs le cinéma commercial, la publicité, les photos de magazines, ce ne sont que des clairons qui réveillent notre attention pour que nous dépensions notre salaire de misère. Misère des images de la communication. Michele Sambin ne claironne pas. Ses images se situent au seuil du rêve et du réveil. Walter Benjamin a beaucoup écrit sur le seuil. Ce moment suspendu dans l'entre-deux est irréprésentable. Passage de la musique vers les images. Passer, c'est souvent changer d'espace. C'est visuel. Mais c'est aussi du temps, c'est audible.

L'installation vidéo *Il tempo consuma* de Michele Sambin ne saisit quelque chose du temps qui passe que par les images qui évaporent des notes de musique. L'image,

c'est le tracé du son dans l'espace. L'image, c'est la figure de proue d'un festival d'art vidéo, mais c'est à la poupe que se trouve la gouverne, c'est de là que retentissent les ordres pour que l'équipage manœuvre le voilier.

L'homme a toujours cherché à remonter le temps, entendre le cri primal de l'univers, ce qui manquera toujours à sa mémoire. Quand il remonte sa montre, il tourne la petite manivelle dans le sens inverse de la marche des aiguilles. Idem avec les images d'un film, même si elles sont d'archives, elles défilent vers l'avant pour être projetées. Pour le son qui va avec, on ne dit jamais projeter une musique ou un texte. Comme si le son restait à l'arrière alors que c'est lui qui mène la barque.

Il tempo consuma, le temps consumé comme une cigarette. Cela me renvoie au temps où mon père, soudain décidait de m'amener au cinéma. Il disait *allons griller une toile*. Autrement dit, aller dans la salle où il était encore autorisé de fumer en regardant le film. Peu importait le titre à l'affiche. J'ai depuis toujours associé les images à l'odeur de la cendre et aux volutes de la fumée qui faisaient écran.

Face aux images, ce qui fait grille c'est le langage qui leur fait dire ce que bon lui semble. Notre regard est perclus d'idéologies. Nous aimerions tant que les images nous fassent signe, qu'elles nous donnent raison. Les images de Michele Sambin ne jouent pas cette partition-là. Elles sont traces. Ce que le son laisse dans son sillage. Il n'est qu'à voir ce qui lui tient lieu de partition, des lignes, des formes informes, des teintes, des territoires atmosphériques. Du donner à voir-entendre. C'est alors que l'on peut dire que l'image est à portée du regard. Ou de la voix si l'on pense à Fatima Miranda. Elle

aussi partitionne en traçant des lignes-formes d'énergie sur le papier. Traces qui prennent voix. La première fois que je l'ai entendue-vue, seule au milieu du théâtre antique de Carthage qui me semblait plus immense qu'un océan, de son petit corps tout frêle montait des chants d'amour et de détresse d'une baleine. D'émotion, vous ne versiez pas des larmes de crocodiles. Vous pleuriez des images de rage et de joie. Ivresse des profondeurs. Nous étions rassemblés ici en 1994, autour de Rachid Koraïchi, pour manifester notre solidarité avec les artistes et intellectuels algériens victimes des *Années noires*. Fatima Miranda offrait le contre-chant de la haine et de l'horreur.

Cétacé. C'est assez ? Le jeu de mot s'impose. Jamais assez, la démesure est la dimension humaine qui sonde nos océans intérieurs. La voix-image de Fatima Miranda fut depuis presque trois décennies ma clé de sol pour composer les programmations des Instant Vidéo. C'est pourquoi, il m'était indispensable qu'elle vienne cette année donner le ton, qu'elle vienne tracer son avis de passage avec un concert de voix-gestes surgissant des profondeurs. *Living Room Room*, ce sont ces phrases, ces ritournelles qui tournent en rond dans notre tête malgré nous. Qui nous tracent. Emmurées dans notre crâne, elles trouvent la faille d'un murmure. Elles passent-murailles des éclats de voix dont les morceaux tombent autour de nous comme des gouttes d'étoiles.

Le passage des soupirs

Le hasard ou la nécessité firent que je naquis à l'instant où Jean-Luc Godard tournait la dernière séquence du film *A bout de souffle*. C'est à bout de souffle que je termine mon épopée au sein des Instant Vidéo, pour le reprendre ailleurs.

Le temps des soupirs, des rires et des ires, pour le meilleur et jamais pour le pire.

En cheminant de nuit avec mon ami danseur Pierre Carrelet, sur les traces de l'exil de Walter Benjamin, à l'affût du moindre son, odeur, forme, je me suis senti moins un être social qu'un élément singulier d'une espèce qui regrouperait les humains et les animaux. Je me saisissais de ma caméra pour ne rien filmer et pourtant des images sont apparues. J'ai imaginé comment un castor pourrait construire un festival comme un barrage, sans formation aucune ni intention. Il agirait, instruit par une mémoire ancestrale. Nous avons deux mémoires qui s'entre-choquent, une individuelle et une autre d'espèce.

Mi-homme mi-animal, pareil au voyageur solitaire. S'il s'égare, il lève la tête vers le ciel et les arbres, il regarde dans toutes les directions. Il pourrait se dire en se baissant vers le sol : *je vais interroger le sentier, car lui qui est à cet endroit depuis si longtemps doit pouvoir m'aider*. Or le sentier ne lui montrera jamais la voie à suivre. Le chemin ne connaît pas le chemin. L'amoureux, le poète et le révolutionnaire savent cela. C'est pourquoi ils furent mes compagnons de route passionnés durant ces trois décennies d'Instant Vidéo. Ils sont les clés passionnelles qui ouvrent la voie d'un passage imprévisible à un autre régime de vie.

Pour préparer ces 34es Instant Vidéo, j'ai longtemps contemplé *l'Angelus Novus* de Paul Klee que Walter Benjamin nommait son *ange de l'Histoire*. Ange tourné vers le passé, effrayé, qu'une tempête pousse cependant vers l'avenir auquel il tourne le dos. D'image significative, cette peinture est devenue trace d'une expérience.

Accédant peu avant l'aube au col qui allait nous ouvrir le passage vers l'ailleurs,

tourmentés par un vent glacial, coincés entre deux clôtures électriques posées là par arrêté préfectoral pour freiner la marche des migrants, nous étions deux anges sidérés. Pierre devait danser. Je devais le filmer en écoutant le *Poème de l'extase* de Scriabine. Nous restâmes désœuvrés. Pantois, qui découle du grec phantasiein. Les deux pieds gelés dans le phantasme. Marche forcée vers la réalité.

Ce que nous appelons le progrès est cette tempête, dit Benjamin. Sur le seuil du temps présent, nous ne pouvions que trembler. Et soupirer. De là, en traçant une ligne imaginaire jusqu'en Andalousie, j'ai perçu le soupir du Maure (le sultan Boabdil) qui, chassé de Grenade par les Catholiques au printemps 1491, s'est retourné vers la cité tant aimée pour commettre un ultime soupir. Dans un sens ou dans l'autre, les exils forcés réitérent leurs danses macabres. Soupirs.

Les Instants Vidéo furent ma Grenade, mon Alhambra, mon Andalousie. Je suis en quête d'horizons ouverts depuis ce seuil cerné de clôtures électrifiées.

A considérer la durée de ce monde, on la voit limitée au présent qui n'est lui que le point qui sépare deux infinis de temps. Le passé et l'avenir sont aussi inexistantes que s'ils n'étaient pas, disait Ibn-H'azm al-Andalousi.

Qu'en est-il alors de *festiv-aller* au bord de la Méditerranée, quand l'aller et le retour deviennent des marches forcées pour une grande part de l'humanité ? Qu'en est-il des images quand les yeux sont gonflés de larmes ? Qu'en est-il des chants quand les voix déraillent aux aiguillages sanglotants ? Écoutons le contre-chant d'An-Nadjdi : *Vainement ton image arrive à ma rencontre / Et n'entre où je suis qui*

seulement la montre / Toi te tournant vers moi tu ne saurais trouver / Au mur de mon regard que ton ombre rêvée

Je suis ce malheureux comparable aux miroirs / Qui peuvent réfléchir mais ne peuvent pas voir / Comme eux mon œil est vide et comme eux habité / De l'absence de toi qui fait sa cécité

Qu'en est-il alors de *festiv-aller* ? Entonner des contre-chants ? Le verbe *entonner* est aussi employé quand il s'agit de gaver une oie avec un entonnoir. Nous vivons un temps où nous sommes entonnés d'images. Gavage crève-cœur, crève-œil, crève-panse, crève-pensées. Il nous faut entonner des contre-images, des contre-danses. Ouvrir des bals sans masque pour que des films, des installations vidéo, puissent se déhancher sur une piste aux étoiles filantes. *Brave, pour peu que je trouve une solution favorable, lâche si je ne la trouve pas...*, disait Mo'âouiya ben Aboû-Sof-Sofyân.

J'appelle art vidéo un conflit entre l'image et sa représentation, la confusion du dire et du taire, du montrer et du cacher. J'appelle art vidéo ce qui ne demande point d'être compris et ce qu'exige la révolte de l'oreille et des yeux. J'appelle art vidéo le heurt entre du solitaire et du solidaire, du temps qui passe et du temps qui vient. J'appelle art vidéo le différend entre l'intention et ce qui advient.

Festiv-aller, c'est faire corps commun du disparate. C'est arranger musicalement ce qui dérange, c'est se laisser découvrir par les œuvres, porter par le bon et le mauvais air du temps. C'est faire la sourde-oreille aux évidences. C'est défailir et dans la chute fixer la sensation tremblante. Et soupirer encore et encore d'avoir frôlé tant de voluptés.

Tout gagner à se perdre

L'art vidéo n'existe qu'à être poème. Ses pratiquants ne sont pas des preneurs d'images et de sons. La prise d'images est une prise d'otages. Otages de ce vouloir dire, dont on pense peut-être qu'il est un devoir d'exprimer pour se positionner, pour être en accord avec ses opinions en bandoulière.

L'art vidéo, c'est glaner. Chemin faisant. C'est s'acheminer vers l'image que le pas d'avant on n'avait pas vue ni même imaginée.

Les images, l'amour fou, le poème, c'est comme les révolutions, ça n'arrive que de circonstances complètement indépendantes de la volonté et de l'action. Peu importent les opinions. On se fait une opinion quand on n'a pas d'idées. Partagée, elle devient publique, sondée, *statistiquée*, statufiée, vénérée. C'est le *pourcentageur* d'opinions qui dicte les programmes de la télévision, des musées, des maisons d'édition, qui modélise nos goûts et nos couleurs sans discuter. L'opinion devient l'Idée qui nous prend en otage. Allez donc composer un festival dans un tel bourbier où l'Idée fait sa loi.

Un jour, considérant ma bibliothèque, j'en convins que la plupart des poèmes d'amour étaient d'Amour majuscule. Ils chantaient l'Idée et méprisaient la chair. A part René Char, Sade et Louise Labé, Néruda, Adonis et quelques autres. Nulle véritable adresse singulière. Pas de corps, juste des représentations, des figures escamotables. Mes étagères ployaient sous leur poids. Je les ai mis pendant des mois au placard. J'ai alors mâchonné la question : le langage peut-il dire le poème d'UN amour ? Celui qu'on écrit avec ses mains. On n'y va pas de main

morte. Pas besoin de vous faire un dessin qui remplacerait mille mots. Je rêve d'une image qui ne représenterait rien, mais qui ferait acte de présence. Je rêve d'un festival sans représentation. Je rêve d'un peuple sans représentants qui d'ailleurs ne cherchent qu'à se représenter. Un festival à l'infinif, festiv-aller par monts et par vaux. Sans voix de tête, mais fait main, cousu main, en quête d'une pensée qui, si elle advenait, serait de surcroît. En vain ? *Toute l'enfance*, disait Benjamin, *telle qu'elle se trouvait recueillie dans le geste de la main qui glissait les lettres dans la tringle où elles se rangeaient les unes après les autres pour former des mots. La main peut encore rêver à ce geste, mais elle ne peut plus s'éveiller pour l'effectuer réellement.*

Inventer des situations où la conscience est désorientée. Rabbi Nahman de Brastslav disait à ses disciples : *Surtout ne demandez jamais votre chemin*, vous risqueriez de ne pas vous perdre. L'égarément ouvre la voie d'un nouveau commencement. Quand nous avons décidé de suivre les traces de Walter Benjamin sur son chemin de l'exil, nous avons pris soin de nous aventurer de nuit pour risquer l'égarément salutaire. La lune peut en témoigner.

La transmission

Ce festival, comme une ville, comme Grenade, est un héritage sans testament. Ceux qui l'habiteront à l'avenir recevront ses splendeurs et le sang de Federico Garcia Lorca, le poète du désir, assassiné par les fascistes. Il est fait de cris et de joies.

Ce festival sera celui du passage. Passage au clair de lune. Elle n'est pas toujours claire la lune si tu n'en fais pas une sonate. Tout le monde n'est pas Beethoven. Ce sont

les circonstances qui font une ville, une sonate ou un festival. Circonstance vient de *circumstare*, se tenir debout autour, dans les alentours. Ne jamais mettre un genou à terre, sauf à cueillir une fleur ou une image. Ce genou-là fera trace qu'un jour d'autres suivront ou pas, mais jamais au pas cadencé.

Durant 34 ans, j'ai suivi à la trace des artistes vidéo. Pour mieux les ressentir, je me suis moi-même mis à composer des films en essayant de me mettre dans leur peau. Juste pour voir. Juste pour sentir ce que leurs traces transmettent comme sensations à mon organisme. Tracer, c'est imager. L'image, c'est ce qui manque à voir et à dire. Elle peut aller sans dire.

J'ai intitulé ce texte, cette transmission, un *manuel*. Des phrases faites avec des mains. J'aurais pu dire un *podol*, écrire comme un pied qui trace avec des mots durillons, des images œil-de-perdrix, des rimes boiteuses. *Le corps est l'existence et il n'y a d'existence que corporelle*, disait Jean-Luc Nancy dont je viens d'apprendre la mort. Écrire, filmer, regarder, verbes en désordre de marche, faire des pieds et des mains avec ses huit carpes ou ses sept tarse (les os du langage), c'est tout comme. C'est le corps qui articule le mot *image* et les images entre elles. Un film ou un festival sont des *arts-ticulations*, des arts du voisinage. Voisiner l'art vidéo avec la poésie, la philosophie, la musique, les chemins, les parchemins égarés.

Voisiner les *passages* de Walter Benjamin avec le *dérèglement des sens* d'Arthur Rimbaud et les images-traces de Fernand Deligny. *L'artvidéotuculation* se fait cahin-caha, en marge des plates-bandes, des plates-formes, décrétées par l'union sacrée des spécialistes des arts et de l'opinion publique. Je ne veux plus être directeur

artistique ou de quoique ce soit, croire que des images puissent nous faire signe. Sur le chemin de Walter Benjamin, nous avons repéré la trace d'un animal. Nul doute, il ne nous a adressé aucun signe. Une seule certitude, il est passé par là. Il n'a même pas pris soin d'effacer ses traces des fois que nous serions des chasseurs. L'humain seul efface les traces de son passage pour n'être pas reconnaissable par l'inspecteur de police ou le critique d'art. La trace de l'effacement de la trace signe la culpabilité du malfrat et les intentions de l'artiste qui cherche à brouiller les pistes de la compréhension de son œuvre.

Ce que je désigne comme art vidéo, ce sont des fossiles en creux. C'est le vide contenu dans le mot *vidéo*. Il suffit que chutent un accent et une lettre. Un o tombé du ciel comme la pluie qui peut alors trouver refuge dans le vide laissé. L'eau fait miroir. Elle accueille l'image éphémère, de passage, un nuage, une branche de saule pleureur ou l'azur infini. Le creux est comblé par un plein qui ne fut pas cause de son inscription dans le sol. Un vide empli de ce qui lui est étranger. Ce qui fait image n'est voulu ni par le nuage qui passe ni par un regard d'humain. L'auteur se nomme hasard. Hasard qui fait bien les choses et les images, sans intention du paraître, juste un *par-être*.

Je rêve d'un festival d'*az zhar vidéo* imperceptible à celui qui demeurerait dans sa fonction de spectateur. Il n'y verrait que goutte. Pour percevoir, il lui faudra jouer au jeu interdit (qui laisse sans voix) de la passion qui brise les digues de la domestication des sensations et des gestes.

Un tel rêve n'est pas transmissible. Penser les images avec son corps revient à dire que le langage n'accède pas à ce que les images ne montrent pas. Dans cet écart

entre l'image et les mots, le poète peut agir à condition de faire de la perte de sens son gain. Son grain, devrait-on dire. Celui qui peut germer à la folie. Le poète mise toujours sur la septième face du dé.

Tout laisser en vrac, à disposition

On peut transmettre ce qu'on ne sait pas à quelqu'un qui ne l'a pas demandé, c'est à peu près ce que dit Lacan de l'amour. Mais à quelqu'un qui n'en veut pas ? Il reste une solution, tout déposer en vrac, à disposition ne serait-ce que d'un coup de balai. Nous enchaînons des mots pour former une phrase, des idées pour un raisonnement, des images pour un film, des films pour un festival. Alors qu'il conviendrait de tout déchaîner, ne serait-ce qu'un instant, pour ressentir ce que peut être une vie sauvage, d'avant le langage, d'avant la Loi, où tout ce que nous construirions se ferait sans apprentissage, de par une mémoire d'espèce. Une sorte de transmission génétique d'un temps immémorial. *Festiv-aller* vers l'inconnu avec pour seul repère le magnétisme qui rapproche des œuvres. Agir démuni.

Images et festival irrécupérables

Les Instants Vidéo sont nés d'une grande illusion. Wagon qui s'est accroché en 1988 au train des arts technologiques qui devaient nous ouvrir à de nouvelles perceptions du monde. Et de là, nous offrir la capacité ou le désir de le transformer. On nous dit qu'après la peinture est arrivée la photographie, puis en la multipliant 24 fois par seconde advint le cinéma, par 25 la télévision et dans son sillage l'art vidéo d'abord analogique puis numérique. C'est le progrès. Cette flèche du temps n'attendait de nous qu'à être accélérée pour atteindre la cible de l'émancipation. Cette précipitation de l'Histoire, je l'ai imaginée

en accouplant la technologie et la poésie afin de mettre au monde des langages inédits, sources de nouvelles pensées. Mais comme dit si bien Ludwig Wittgenstein, *Il est très difficile de s'écarter seulement un peu d'un sillon de pensée ancien*.

L'Histoire nous a appris à douter de notre foi en le progrès. Walter Benjamin nous alerta en brandissant son ange de *l'histoire* horrifié. Quand je me suis rendu compte de l'erreur d'une telle croyance, j'ai tenté à maintes reprises de rectifier le tir. Jusqu'au jour où je me suis rendu compte qu'il fallait désormais compter sur d'autres forces capables de générer de nouvelles folies *dé-sillonnées* pour autoriser un avenir aux Instants Vidéo. Les sillons de ma pensée sont trop profondément ancrés dans ma chair pour être en mesure d'agir dans l'urgence du monde chaotique qui se présente à nous.

Un jour, l'écrivain Eugène Ionesco a interrompu une conférence en déclarant : *J'en ai marre, j'en ai marre, j'en ai marre, je dis toujours la même chose*. Il n'est plus jamais apparu en public.

Je pense qu'un jour les images ont dû se dire la même chose, qu'elles en avaient marre d'être citées à comparaître pour dire toujours la même chose. Alors, elles ont disparu, laissant s'exhiber devant nos regards abêtis des visuels *m'as-tu vu ? en veux-tu ? en voilà !* Tout le monde semble avoir oublié ce qu'elles étaient. Parfois, elles hantent nos châteaux intérieurs grâce à je ne sais quelles persistances rétinienne. Quelques poètes, secrètement, en *a parte*, maintiennent une relation avec elles. Ils se font complices de leur évasion du champ de la communication, mais aussi de l'art qui n'a pas su accomplir sa mission historique émancipatrice. Les images ont fait pire que s'évader, elles ont déserté. Et

dans leur fuite, elles ont emporté une arme qu'elles peuvent braquer sur nous afin de devenir irrécupérables. Elles sont devenues mirages.

Bill Viola en avait filmé quelques-unes dans le désert tunisien de Chott el Djerid. Images flottantes dans les airs. Elles ne laissent aucune trace sur le sol salé, ivres de lumière et de chaleur. Aucune preuve de leur passage. Le poète a-t-il besoin de preuves ? Quand Rimbaud écrivit son *bateau ivre*, il n'avait encore jamais vu la mer. Il portait en lui les images des océans lointains. L'alcool, c'est le poème. C'est ce qui permet au bateau d'être en même temps radeau. Quand une vague l'assaille, l'eau passe entre les trous. Le poème est troué au possible.

J'ai pensé ces 34es Instants Vidéo comme un seuil. Un trait d'union et de séparation entre un bateau desoûlé et un radeau déboussolé. Dans cet écart se situe le mystère. Espace ouvert aux quatre vents. Aucune porte où punaiser mon avis de passage.

J'irai demain dans la forêt ancestrale de la Gomera apprendre le langage sifflé des oiseaux *silbo Gomero* et à Ithaque rejoindre le poète Antoine Cassar, réfugié acoustique dont l'oreille ne tolère plus que le chant des oiseaux de passage. J'irai demain descendre le fleuve Amour à la lisière de la Russie et de la Chine. *L'amour est une région très intéressante*, a écrit un jour Anton Tchekhov. J'ai fait mon temps aux Instants Vidéo. Je passe-âge vers un autre temps sans battre en retraite. Vagabonder abondamment ailleurs et autrement pour que la joie demeure. Je passe la main comme une caresse. C'est un avis de passage.

Marc Mercier (5 octobre 2021)

Je remercie Capucine Carrelet, Chantal Maire et Pascale Pilloni d'avoir eu la bienveillance non seulement de corriger mes manquements orthographiques et grammaticaux, mais surtout surtout surtout d'avoir su élaguer certaines lourdeurs et rancœurs pour que ne subsiste que l'écume du bonheur d'avoir écrit ce texte.



Caricature de l'historien Louis-Sébastien Mercier. L'âne comme il n'y en a point : peu m'importent les chefs d'œuvres de tous les arts, pourvu que j'écrase, que je m'élève, et que le chardon ne me manque pas. Ô gens de goût reconnaissez la bête !

M. R. L'ÂNE COMME IL N'Y EN A POINT.

Instants Vidéo Numériques et Poétiques

Friche la Belle de Mai

41 rue Jobin - 13003 Marseille
04 95 04 96 24 / 06 62 47 18 99
administration@instantsvideo.com
www.instantsvideo.com

Pour des visites collectives accompagnées
des expositions, n'hésitez pas contacter
notre chargée de relations aux publics :
publics@instantsvideo.com

SOUTIENS / SUPPORTS



CO-PRODUCTEUR / CO-PRODUCER



PARTENAIRES / PATNERS

